UNIVERSITÉ DE FRANCE.

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE STRASBOURG.

ÉTUDE

SUR LA

PRÉDICATION D'ADOLPHE MONOD

THÈSE

PRÉSENTÉE

à la Faculté de Théologie protestante de Strasbourg,

ET SOUTENUE PUBLIQUEMENT

le décembre 1865, à heures du soir,

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE,

PAR

AUG. JEAN VABRE,

DE BÉDARIEUX (HÉRAULT).

STRASBOURG,

TYPOGRAPHIE DE G. SILBERMANN, PLACE SAINT-THOMAS, 3.

1865.

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41552708_0014

A LA MÉMOIRE DE MON PÈRE!

J. VABRE.

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE STRASBOURG.

M. BRUCH ✻, Doyen de la Faculté.

MM. BRUCH ✻,
RICHARD,
REUSS ✻,
SCHMIDT,
COLANI,
LICHTENBERGER,
} Professeurs de la Faculté.

M. LICHTENBERGER, Président de la soutenance.

MM. LICHTENBERGER,
SCHMIDT,
RICHARD,
} Examinateurs.

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver les opinions particulières au candidat.

ÉTUDE

SUR LA

PRÉDICATION D'ADOLPHE MONOD

Introduction.

J'aime la prédication et j'aime aussi les grands prédicateurs; je les aime parce que, à mes yeux, le don de la prédication est moins un art qu'une qualité, moins un talent qu'une vertu[1]. Aussi, dans notre admiration pour celui que nous regardons comme le plus grand des prédicateurs protestants français de notre siècle, nous aurions voulu étudier Adolphe Monod en entier, non-seulement ses procédés oratoires, mais encore ses croyances, son ministère, sa vie, sa personne; plus encore, sachant bien que nous héritons tous du passé et que tout homme, si grand soit-il, est toujours en grande partie ce que l'ont fait ses devanciers, nous aurions voulu voir jusqu'à quel point le prédicateur que nous allons étudier a été le disciple fidèle de ceux qui l'ont précédé, et jusqu'à quel point il a su réagir contre l'exemple qui lui était donné; enfin, ce qu'il a gagné et ce qu'il a perdu en s'éloignant ainsi de la route suivie. Mais, si telle est l'étude à laquelle nous

[1] Pour le développement de cette idée, voy. p. 43 et suiv.

aurions voulu pouvoir nous livrer, il n'était pas bien sûr que notre désir fût tout à fait d'accord avec les convenances; l'homme dont il s'agit est un contemporain; il n'y a pas dix ans qu'il prêchait encore [1], et il y a trois ans à peine que l'on se passionnait encore à son sujet (*Lien et Espérance de 1863*, sans parler des autres journaux et revues). Cette contemporanéité de notre auteur nous fait une loi de nous taire sur tout ce qui regarde la personne même d'Adolphe Monod [2].

Quant à la croyance prêchée par ce grand orateur, il y aurait une singulière prétention de notre part à vouloir la juger dans ce travail, car outre qu'il siérait mal à un jeune homme, encore étudiant, de trancher des questions sur lesquelles sont encore divisés des hommes expérimentés et dont la sincérité égale les lumières, il y a une impossibilité matérielle à traiter, dans un essai d'une soixantaine de pages, nombre de questions dogmatiques qui, pour être étudiées convenablement, demanderaient chacune un ou plusieurs volumes [3].

[1] On sait, en effet, que s'il a dû renoncer à la chaire dès l'année 1855, d'un autre côté, Adolphe Monod a continué ses prédications jusque sur son lit de mort; et ce n'est que le 30 mars 1856 qu'il a prononcé son dernier discours.

[2] Sur ce sujet, nous ne pourrions d'ailleurs que répéter ce qui a été dit dans les journaux et revues, genre d'écrits dont le caractère est précisément de rechercer cette actualité que nous devons éviter. Si donc quelqu'un de mes lecteurs désirait connaître la biographie d'Adolphe Monod, je le renverrais, soit aux divers articles nécrologiques, soit à une thèse de M. Albert Richardot (Strasbourg 1863).

[3] Nous dirons néanmoins, d'une manière sommaire, quelles étaient les croyances, quels étaient les dogmes d'Adolphe Monod, non pas pour les juger, mais parce que, pour apprécier une prédication, il faut en connaître le but et les moyens, c'est-à-dire la conviction qu'elle veut communiquer et les convictions qu'elle suppose acquises, et sur lesquelles elle base son argumentation ou ses appels.

Restait l'étude des influences qui ont formé Adolphe Monod, et celle du milieu historique dans lequel il a vécu et s'est développé. Mais, pour découvrir quelles influences a subies un prédicateur, ne faudrait-il pas étudier préalablement toutes les prédications que cet orateur a pu connaître? Qu'est-ce à dire, sinon qu'il nous faudrait étudier toute l'histoire de la prédication, depuis la prédication des prophètes et des apôtres jusqu'à celle des pères de l'Église, et depuis les prédicateurs du moyen âge jusqu'aux Bourdaloue, aux Bossuet, aux Fénelon, aux Massillon, aux Bridaine, aux Réguis, aux Calvin, aux Saurin, aux Claude, aux Cellerier et jusqu'aux contemporains, et cela sans préjudice des prédicateurs étrangers, anglais et allemands par exemple, dont Adolphe Monod connaissait parfaitement la langue? Exposer une pareille tâche, n'est-ce pas dire combien elle est au-dessus de nos forces? D'ailleurs était-ce bien là l'objet de notre travail et pouvions-nous l'entreprendre sans sortir de notre sujet? Je ne le pense pas. En effet, le titre de notre étude n'est pas *Adolphe Monod étudié comme prédicateur*, ce qui comporterait l'étude du prédicateur lui-même, parce que nous aurions à chercher la part d'honneur qui revient à l'homme et la part qui doit être faite aux circonstances et à l'éducation; ce que nous avons à étudier, ce n'est pas le prédicateur, c'est *sa prédication.* Peu nous importent les forces qui ont concouru à la formation de cette résultante; c'est la résultante elle-même que nous avons à juger.

Cette résultante, cette prédication, en quoi consiste-t-elle pour nous? Nous n'avons jamais eu le privilége d'entendre M. Adolphe Monod, et, l'aurions-nous en-

tendu, nous étions trop jeune de son vivant pour que nous eussions pu le juger, j'allais presque dire l'écouter sérieusement. D'ailleurs, entendre un prédicateur ne suffit pas pour juger sa prédication, il le faut lire à tête reposée et la plume à la main. Mais nous ne faisons aucune difficulté d'avouer que cette manière de juger n'est pas la plus favorable à l'orateur, ainsi dépouillé de ce qui faisait une partie de sa force, l'action, l'action, c'est-à-dire le mouvement, c'est-à-dire la chaleur, c'est-à-dire l'émotion, c'est-à-dire la vie. Et ce tort, que l'on fait à tout orateur, est surtout grave, quand il s'agit d'un homme comme Adolphe Monod, qui, de l'avis de tous ceux qui l'ont entendu, avait une action aussi brillante que noble, aussi expressive que naturelle. Mais c'est une loi à laquelle nul écrivain ne saurait échapper, de n'être jugé, après sa mort, que d'après ce que peut transmettre la froide écriture. Ce qui a été publié du prédicateur que nous allons étudier consiste, en fait de sermons: 1° en quatre volumes in-8°, qu'on désigne par le nom des séries, Lyon, Montauban et Paris (cette dernière série en deux volumes, un volume pour chacune des deux premières); 2° en une petite série de trois discours de Noël, publiés en 1863; 3° enfin dans le recueil bien connu sous le nom de *Adieux d'Adolphe Monod à ses amis et à l'Église.* Tels sont les discours que nous avons de ce prédicateur. Mais nous demanderons qu'il nous soit permis de ne juger cette prédication que d'après les sermons qui ont été prêchés du haut de la chaire; quant à ses adieux, nous avouons ne pas avoir le courage de les critiquer. Sans doute, il est permis de se demander l'art qu'il y a dans les paroles d'un homme, mais à la condition toutefois

que ces paroles ne soient pas un suprême adieu, et que cet adieu ne sorte pas de la bouche d'un mourant.

Quand je pense que j'ai, dans ce recueil, l'expression de la dernière volonté chrétienne et des derniers sentiments de cet homme de foi qui a si parfaitement réalisé les paroles du cantique qu'il avait composé bien longtemps avant sa maladie:

> Heureux, quand sous les coups de ta verge fidèle,
> Avec amour battu, je souffre avec amour;
> Pleurant, mais sans douter de ta main paternelle;
> Pleurant, mais sous la croix; pleurant, mais pour un jour.

Quand je vois ce chrétien oublier ses souffrances pour donner gloire à Dieu, et jusqu'au plus fort de ses douleurs, s'écrier du fond de son âme: « Pour moi, qui « souffre un peu, je confesse Christ et sa paix. Je te « rends grâces de la joie que tu répands dans mon « âme... Jésus-Christ a souffert; plus je souffre, plus « je lui ressemble; la douleur est un privilége... je dois « souffrir pour faire du bien aux hommes, et amener « les âmes captives à l'obéissance de la croix. Que tous « ceux qui souffrent s'appliquent à sortir d'eux-mêmes, « à rejeter une douleur égoïste, sans foi, sans amour « et aussi sans consolation, et à entrer dans l'amour de « Christ pleinement, afin que leur douleur soit aussi « comme une croix plantée sur la terre, à l'ombre de « laquelle se réfugient ceux qui les entourent... Saisis- « sons la croix, proclamons la croix, mourons en l'em- « brassant, mourons en la proclamant, et notre mort « sera le commencement de la vie, et Dieu sera glo- « rifié dans notre corps soit par la vie, soit par la « mort!... — Quel amour, mon Dieu, quel amour!...—

« O Dieu, qui es amour, qui ne nous as rien fait, qui ne « nous fais rien et ne nous feras rien que par amour, « comment pourrais-je te rendre assez de grâces?... » Oh alors, j'ai beau tourmenter mon esprit et mon cœur pour tout jugement et pour toute critique, je ne puis plus trouver que mon respect et ma vénération. C'est que, en présence d'un aussi éclatant témoignage de la puissance de la foi, on voit disparaître l'homme de talent à juger, l'orateur à critiquer, et le pasteur lui-même s'efface à l'horizon. Il ne reste plus que le chrétien, dirai-je? ou l'apôtre qui, au moment de devenir un ange, voudrait nous entraîner avec lui dans les lieux célestes, et achève pour cela *d'accomplir en son corps le reste des afflictions de Christ.*

Et en présence d'un spectacle si étrangement beau, mon cœur ne se briserait pas? Et il pourrait laisser à mon esprit assez de calme et assez de tranquillité, pour ne pas dire assez d'indifférence, pour peser froidement chaque parole, chaque argument, chaque expression, et bien examiner si, en tous points, le mourant a bien observé toutes les règles de l'art? ...Oh! l'indigne pensée! — Ah! je ne crains pas de le dire, quand on se trouve en présence de cette œuvre de foi et de cette œuvre d'amour, courtes exhortations qui sont comme le dernier souffle de cette âme qu'a dévorée le zèle de la maison du Seigneur: les critiquer ne serait pas seulement une indélicatesse, ce serait une profanation.

Ainsi réduit: 1° à ce qui regarde la prédication même d'Adolphe Monod; 2° et, dans cette prédication, aux seuls discours prêchés du haut de la chaire, notre sujet a bien encore son intérêt. Il a aussi ses difficultés: 1° la moindre de ces difficultés, c'est celle qui pro-

vient de l'étendue de cette prédication. Les trois sermons de Noël, ajoutés aux quatre volumes de sermons, font un total de près de deux mille pages in-8°, que nous avons eu à lire avant de prendre la plume. Près de deux mille pages, c'était beaucoup, beaucou trop, pour qu'il nous ait été possible de lire le tout avec une égale attention; aussi demanderons-nous l'indulgence, si une lecture, parfois un peu rapide, ne nous a pas permis de tout relever; 2° difficulté inhérente à ce genre de travail, où il n'y a ni biographie ni compilation, mais où tout est appréciation personnelle; 3° difficulté en raison du degré de perfection auquel était parvenu Adolphe Monod, et surtout en raison du genre complexe de son talent. Cet écrivain aimait beaucoup les antithèses, nous le dirons plus loin; mais lui-même n'était-il pas une véritable antinomie? Presque toutes les qualités, comme presque tous les défauts, peuvent être admirées ou blâmés dans sa prédication. Tout s'y trouve, en effet, tout, depuis la dialectique la plus forte et la plus serrée jusqu'au manque de logique le plus complet et aux plus évidentes contradictions, depuis le sérieux chrétien d'une âme angoissée, que préoccupe la grande question du salut de ses frères, jusqu'à la légèreté du jeu de mots. Aussi, difficile est la tâche du critique, parce qu'il doit apprécier, non pas si telle ou telle qualité ou le défaut qui lui est contraire se trouvent dans la prédication d'Adolphe Monod, mais bien lequel des deux l'emporte sur l'autre et le fait oublier, ce qui est bien plus délicat; 4° difficulté en raison de la nouveauté du sujet; aucune étude que je sache[1] n'a été faite

[1] Une étude a bien été publiée en 1863 sour le titre de : *Adolphe Monod considéré comme prédicateur;* mais quel que soit le mérite

sur le sujet qui nous occupe; nous n'avions rien à consulter, rien pour nous guider, rien pour contrôler notre manière de voir; quoi d'étonnant si, entièrement livré à nous-mêmes, il nous est parfois arrivé de faire fausse route? A défaut d'autre mérite, notre travail aura du moins celui de l'originalité, et la difficulté sera notre excuse.

Dans cette étude, nous essaierons d'abord de rapporter d'une manière sommaire et rapide les croyances que professait Adolphe Monod; rapporter, dis-je, ces croyances sans les discuter, nous avons déjà dit pourquoi (p. 2 et 3). Après cela, sous le titre de *Nature de la prédication d'Adolphe Monod*, nous examinerons quels sont les divers genres de sermon qui se trouvent dans les œuvres de ce pasteur, et de tous ces genres, quel est celui qui domine les autres. Dans un troisième chapitre, nous chercherons à nous rendre compte de la manière dont il a su tirer parti des mobiles que nous avons en nous et sur lesquels s'appuie toute prédication : la conscience, le cœur, la raison et l'imagination. Enfin, dans un quatrième et dernier chapitre, avant de parler du style d'Adolphe Monod et de ses procédés oratoires, nous dirons quels sont les principaux traits qui nous paraissent surtout caractériser cette prédication. Nous terminerons par quelques mots qui résumeront brièvement l'impression générale qu'a faite sur nous la lecture des sermons de ce prédicateur.

de ce travail, il n'a pu nous être d'aucune utilité, notre étude étant conçue sous un point de vue tout différent.

Rapide esquisse de la dogmatique d'Adolphe Monod.

Essayons avant tout de résumer eu quelques lignes le système théologique d'Adolphe Monod.

En un sens, nous pourrions résumer en un seul mot la dogmatique de notre auteur, et cela, en disant que, pour ses croyances, il était de la plus rigide orthodoxie. Mais, en supposant que ce mot *orthodoxie* eût un sens plus précis et plus clairement défini qu'il ne l'a d'ordinaire, même avec cette orthodoxie il y a possibilité de donner, dans la prédication, plus de place, sinon plus d'importance, à tel dogme qu'à tel autre; ainsi, par exemple, tandis que pour le moment c'est sur le fait de la résurrection de Jésus-Christ que les débats théologiques, j'allais dire ecclésiastiques, sont le plus passionnés, Adolphe Monod, tout en maintenant ce dogme de la résurrection, n'en fait pas le centre de sa prédication; ce serait bien plutôt aux dogmes de la misère de l'homme et de l'expiation par le sang qu'il donne la principale place. Et ce sont précisément ces dogmes fondamentaux qui font la base et le centre de la prédication d'Adolphe Monod, et ceux-là seuls que nous allons essayer de résumer ici.

Pour Adolphe Monod, la Bible c'est la parole même de Dieu, parole dont l'autorité infaillible et absolue s'étend, d'un côté, jusqu'aux moindres détails, et, de l'autre côté, jusqu'aux plus extrêmes conséquences auxquelles peut donner lieu le moindre iota. Dans cette autorité absolue, Adolphe Monod trouve enseigné que l'homme avait été primitivement créé pour être bon et

heureux, mais que, à l'instigation d'un être perverti, qu'on appelle Satan, cet homme a désobéi à son Dieu, qui dès lors l'a condamné à la souffrance et à la mort, mais en lui promettant un libérateur pour sa postérité. Depuis ce jour, Satan n'a cessé d'exercer sur les hommes une fâcheuse influence. De plus en plus criminels, nous avions attiré sur nous la juste colère du Dieu fort et jaloux, et nous étions déjà condamnés à la mort éternelle. Mais voici que, dans les cieux, du sein de son bonheur éternel, le fils s'émeut à la vue du terrible châtiment réservé aux coupables ; il voudrait les sauver ; mais la justice de Dieu veut être satisfaite. Eh bien ! cette satisfaction, c'est lui qui la donnera ; il souffrira pour nous. Le sacrifice est accepté, et c'est sur la tête innocente du Dieu fait homme que s'appesantit la colère divine. Il souffre et il meurt, lui juste pour nous injustes. Nous voilà pardonnés, plus encore justifiés ; le sang de Jésus-Christ a lavé nos péchés. — Mais n'avons-nous rien à faire pour être admis à bénéficier du sacrifice de la croix ? Oui, nous avons à faire. Quoi donc ? de bonnes œuvres ? mais nous ne pourrons jamais être que des serviteurs inutiles, parce que les œuvres que nous pourrons faire, nous sommes obligés de les faire. Aimer Dieu de tout notre cœur, de toute notre âme, de toute notre pensée, et notre prochain comme nous-mêmes ? Mais il ne dépend pas de nous d'aimer ou de ne pas aimer. « L'amour « ne se commande pas... Si un être ne nous paraît pas « aimable, nous ne pouvons pas l'aimer, quoi que nous « fassions. Si, au contraire, un être... nous paraît ai- « mable, non-seulement nous l'aimerons sans effort, « mais nous ne pourrons pas ne pas l'aimer. » Mais

qu'est-ce donc que nous avons à faire pour être pardonnés et sauvés ? Consentir à « être gracié comme un « vil criminel... à ne valoir rien, ne mériter rien, ne « pouvoir rien, n'être rien, et ne se réserver rien de « rien [1], » à se reconnaître criminel et perdu, et à fonder toute notre espérance sur les seuls mérites de notre victime expiatoire. Ceux qui auront ainsi fait, se haïront nécessairement eux-mêmes, renonceront comme fatalement à eux-mêmes, et régneront au dernier jour avec leur rédempteur. Quant aux autres, ils iront expier leur endurcissement dans un lieu d'éternelles souffrances.

En d'autres termes, la théopneustie la plus plénière, la corruption radicale de l'homme, l'expiation vicaire, la justification par la foi, les peines éternelles, l'existence personnelle du diable et son intervention dans les affaires humaines et jusque dans nos plus intimes pensées, tels sont les dogmes que nous paraît mettre surtout en saillie la prédication d'Adolphe Monod.

Hâtons-nous de le dire, le système théologique d'Adolphe Monod est un système que nous ne saurions accepter sans restrictions, et nous éprouvons d'autant plus le besoin de le proclamer hautement et une fois pour toutes, que nous allons maintenant essayer d'en-

[1] Voy. 1re série, p. 65.

NB. Comme les sermons d'Adolphe Monod ont eu plus d'une édition, et qu'il nous arrive, dans le cours de notre travail, de citer, en désignant la page où se trouve l'extrait que nous rapportons, nous croyons devoir faciliter les recherches de nos lecteurs, en indiquant ici les éditions d'après lesquelles sont faites nos citations.

Première série, troisième édition. Paris 1860.

Deuxième série, deuxième édition. Paris 1857.

Troisième série, deuxième édition. Paris 1859 pour le premier volume, et 1860 pour le second.

trer en communion d'idées avec notre auteur, afin de mieux juger du parti qu'il a su tirer des moyens qui étaient à sa disposition.

Ces différences qui existent entre la dogmatique d'Adolphe Monod et notre dogmatique, ce n'est pas ici le lieu de les exposer en détail, encore moins de les discuter; mais nous avons cru devoir les accuser dès l'entrée, afin d'avoir le droit de ne plus y revenir, et afin de bien établir une fois pour toutes que si dans notre étude nous entrons dans la manière de voir du théologien, c'est afin de pouvoir mieux juger ce qui doit faire l'objet unique de ce travail, la prédication même, et non les croyances de cet orateur.

Cela dit, entrons dans le vif de notre sujet et cherchons à saisir les caractères distinctifs de cette prédication.

Nature de la prédication d'Adolphe Monod.

Nous venons de voir ce qu'était la foi d'Adolphe Monod, reste à examiner comment il entendait propager cette foi, c'est-à-dire, comment il espérait la faire pénétrer dans les cœurs. Mais, avant d'indiquer les moyens par lesquels il s'adressait à l'âme de ses auditeurs, disons quelques mots du fond et de la méthode générale de sa prédication.

Lorsque l'on étudie la prédication d'Adolphe Monod, on se dit, à première vue, qu'une seule étude est insuffisante pour une telle œuvre. Il semble difficile en effet qu'un pareil travail ait d'autre unité qu'une unité factice, l'unité que donne le nom du prédicateur, mais

ce prédicateur ayant, dans le courant de son ministère, modifié son genre de prédication, nous avons en réalité plusieurs prédicateurs à étudier dans le même homme, plusieurs genres sous le même nom d'auteur. C'est là, disons-nous, ce qui paraît à première vue; mais nous croyons qu'une étude plus approfondie de cette prédication dévoilera ce que cette opinion nous paraît avoir d'erroné. Remarquons, en effet, 1° que même dans les sermons d'Adolphe Monod qui peuvent nous paraître le plus dissemblables, les ressemblances sont néanmoins encore plus grandes que les différences; 2° que ces différences elles-mêmes tiennent bien moins à des modifications que l'orateur a fait subir à son homilétique, la seule chose dont nous avons à nous occuper ici, qu'à des changements survenus dans les convictions du prédicateur; je ne veux pas dire dans ses conditions théologiques, ce serait nous mettre en contradiction avec Adolphe Monod lui-même, certes bien compétent dans cette question. Il nous dit en effet : «Dieu m'a fait la grâce de me révéler le salut « qui est en Jésus-Christ, dès le début de la carrière, « et avant qu'aucun de mes discours eût été publié. De « là dans tous ces discours, même foi, mêmes prin- « cipes, même esprit.» Mais si ses convictions théologiques n'ont pas varié, peut-on en dire autant de ses convictions anthropologiques? En avançant en âge et en expérience, le pasteur a pénétré plus avant dans la connaissance de la nature humaine, et tout en conservant ses opinions dogmatiques, il a sans doute compris que ce n'est pas une idée abstraite ou une théorie dogmatique qui jamais passionnerait les masses et pousserait les hommes au renonce-

ment et à la conversion. Aussi en est-il venu à donner, dans sa prédication, une place bien moindre à la dogmatique, pour la faire plus large à la morale et à la vie religieuse proprement dite. Et cela, nous le répétons, en poursuivant toujours le même but, et afin de le mieux atteindre.

Ce changement de procédé devient évident et comme palpable par la seule comparaison de la table des matières des divers volumes de sermons d'Adolphe Monod.

Prenons, en effet, le titre de quelques-uns des sermons qui composent la première série, et rapprochons-les de quelques autres sermons de la dernière série : nous n'aurons pas de peine à voir que, dans l'une domine la tendance et l'idée dogmatique, et que l'autre, tout en ayant une dogmatique très-prononcée, trop prononcée peut-être, est cependant imprégnée d'un sentiment plus intime et plus religieux : 1re série: deux sermons sur *la misère de l'homme et la miséricorde de Dieu.* 3e série : deux sermons sur *la mission* et *la vie de la femme.* — 1re série: *la sanctification par la vérité* et *la sanctification par le salut gratuit.* 3e série : *les fondements en ruines,* où l'orateur, après avoir, dans un premier sermon, rappelé la difficulté de la *position* du moment (1848), indique dans un second discours quelle doit être *l'action* du chrétien. — 1re série: *pouvez-vous mourir tranquille?* troisième sermon sur notre état de misère. 3e série : *qui a soif?* ou la perfection de Dieu répondant aux besoins infinis du cœur de l'homme. — 1re série : *la peccadille d'Adam* et *les vertus des pharisiens*, et *êtes-vous un meurtrier?* encore l'un et l'autre sur la doctrine du péché et de

plus l'un sur l'expiation vicaire. 3e série : *donne-moi ton cœur*, où l'orateur, mieux inspiré, a cherché à nous attirer à Dieu, non plus par la crainte de l'enfer mérité, mais par le touchant spectacle des bontés de Dieu à notre égard etc. Dans le second volume de cette même 3e série, Adolphe Monod est plus pratique encore et moins dogmatique que dans le premier volume, auquel nous avons emprunté nos exemples, pour les opposer aux sujets de la première série. Je n'en veux pour preuve que ses conférences sur saint Paul. Assurément si, au début de sa carrière, ce pasteur avait fait une étude du grand apôtre, avant de nous parler de *son œuvre*, de *son christianisme* qu'il résume dans *ses larmes*, de *sa conversion*, de *sa personnalité*, de *son exemple*, il n'aurait pas manqué de nous donner un premier discours qu'il aurait intitulé *sa foi,* ce qui pour Adolphe Monod aurait voulu dire *sa dogmatique.* Or nous ne trouvons rien de semblable dans ces admirables discours que notre orateur nous a légués sur saint Paul.

Mais ce changement que nous constatons dans l'objet principal de la prédication d'Adolphe Monod, il est aisé de comprendre qu'il ne s'est pas fait tout d'un coup, sans transition, sans hésitations ni sans alternatives. En effet, nous remarquons : 1° que ces changements sont plus apparents que réels, car, d'un côté les sermons de la 1re série contiennent en germe les idées développées dans les sermons de la 3e série, et d'un autre côté, les sermons de la 3e série tendent à la même fin que ceux de la 1re, — 2° quant aux hésitations, elles sont si évidentes que nous croyons pouvoir en conclure que ce n'est qu'à regret que l'orateur a abandonné

son genre de prédication exclusivement dogmatique; il essaie parfois d'y revenir, témoin le premier sermon de cette 3e série: *la parole vivante*, témoin encore les deux derniers, *l'exclusisme ou l'unité de la foi* et *trop tard ou Dieu fidèle en ses menaces;* 3° enfin, entre ces deux séries extrêmes il y a une série intermédiaire (la 2e), dans laquelle l'auteur, après avoir abandonné le genre de prédication qu'il avait dans la série précédente, n'a pas encore trouvé le genre qu'il doit avoir plus tard, et nous paraît comme à la recherche de ce genre nouveau qu'il doit adopter; et, en attendant qu'il l'ait trouvé, il s'applique à un genre neutre, il fait des méditations bibliques, homélies et paraphrases; telles, par exemple, *le geôlier de Philippes*, *les démoniaques*, *Jésus-Christ tenté au désert* (trois méditations), *Hérode et Jean-Baptiste* (deux méditations).

Quoi qu'il en soit, toutes ces différences sont loin d'avoir un caractère absolu, elles n'empêchent pas cette prédication d'avoir son unité réelle, et cette unité consiste en ceci que, au fond, même dans la 3e série, la prédication d'Adolphe Monod, tout en paraissant un peu moins dogmatique que dans la 1re série, demeure cependant toujours une prédication essentiellement dogmatique.

Oui, au fond la prédication d'Adolphe Monod a toujours été une prédication dogmatique. Ce n'est pas qu'il fasse peu de cas de la morale ou de la sanctification, bien au contaire; mais il fait dépendre la sanctification d'une saine doctrine: « comme il n'est, « dit-il, pour produire un certain arbre qu'une cer- « taine semence, aussi n'est-il, pour obtenir une cer- « taine disposition, qu'une certaine doctrine. Car telle

« doctrine, telle disposition; telle croyance, tel carac-« tère; tels principes dans l'esprit, tels sentiments dans « le cœur..., chaque disposition a sa doctrine; le vice « a sa doctrine, la vertu a sa doctrine, la sanctifica-« tion a aussi la sienne, et c'est celle-là qu'il faut cher-« cher. » Qu'est-ce à dire, sinon que, si un homme était exempt d'erreur, il serait, par contre-coup, exempt du péché? Or Adolphe Monod croit que les écrivains du Nouveau Testament n'ont pu se tromper, les croit-il aussi sans péché?.... Nous croyons superflu de rappeler ici les gémissements de saint Paul. — Mais passons sur ce détail et, considérant la chose à un point de vue plus général, voyons les inconvénients des discours dogmatiques.

Les discours dogmatiques obligent à faire de la dialectique en chaire, ce que le prédicateur doit, selon nous, éviter avec soin; sans donte, il faut du raisonnement dans un sermon, et où n'en faut-il pas? mais il faut que ce raisonnement soit au fond du discours, sans qu'il s'étale avec ostentation. Remarquons, en effet, qu'un discours didactique fatigue les auditeurs, et qu'il faut à celui qui parle un talent bien remarquable, pour empêcher les auditeurs énerves et distraits de le laisser bientôt raisonner tout seul. D'ailleurs, de deux choses l'une : notre exposition et notre argumentation seront savantes et profondes, ou ne le seront pas. Si oui, nous ne prêcherons que pour un très-petit nombre de personnes, et notre sermon passera par-dessus la tête des humbles et des petits, qu'il ne faut pas mépriser et qui forment toujours l'immense majorité de notre auditoire; sinon, notre argumentatiou sera incomplète

et superficielle, et, grâce à ce défaut, elle risquera de faire naître des doutes chez les personnes éclairées, qui ne manqueront pas de se dire que, si nous n'avons pas eu de meilleures et plus solides raisons à donner, notre cause doit décidément être mauvaise.

Au lieu de s'attacher ainsi particulièrement à la dogmatique, il nous semble que le prédicateur doit chercher avant tout à prêcher le christianisme pratique, à annoncer à ses frères les devoirs qui leurs sont imposés, leurs devoirs envers Dieu, leurs devoirs envers le prochain, leurs devoirs envers eux-mêmes; il doit surtout insister sur le double devoir qui, de l'avis même du Sauveur, résume tous les autres, l'amour de Dieu et l'amour du prochain. Qu'ainsi l'orateur chrétien prêche l'humilité, la pureté, le devoir, le désintéressement, l'abnégation, le sacrifice, la charité, la repentance, la sanctification et la conversion; qu'il élève les âmes, qu'il purifie les sentiments, qu'il remue les cœurs, qu'il tâche d'ennoblir les aspirations de ses auditeurs, qu'il s'adresse à leur cœur et à leur conscience, et alors chacun l'écoutera et le comprendra, et alors aussi, en toute humilité et en présence de celui qui seul donne l'accroissement lorsque l'on a planté sous son regard, il lui sera permis d'espérer, avec le grand apôtre, que ce ne sera pas à l'aventure qu'il aura couru, et que ce ne sera pas en l'air qu'il aura frappé.

Du fait que la prédication d'Adolphe Monod était avant tout une prédication dogmatique, résulte ce corollaire, que cette prédication devait le plus souvent revêtir un caractère polémique ou apologétique. En effet, s'il est vrai que, du vivant de cet orateur, la doc-

trine qu'il professait comptait plus d'adhérents qu'elle n'en trouverait aujourd'hui, il n'en est pas moins vrai que cette doctrine était loin d'être acceptée de tous; dès lors, il fallait non-seulement démontrer à l'esprit la vérité de cette doctrine, mais encore la rendre acceptable au cœur et à la conscience; en d'autres termes, il fallait en faire l'*apologie*; il faliait aussi convaincre d'erreur la doctrine contraire, de là, *la polémique.*

Mais, il faut le dire, le plus souvent, lorsque son discours a un but polémique, le prédicateur que nous étudions, plutôt que de réfuter directement l'objection, aime mieux, pour ôter à son discours un air de controverse, établir la proposition contraire, devant laquelle l'objection tombera d'elle-même; c'est l'auteur lui-même qui, dans son sermon sur *la sanctification par le salut gratuit* (p. 110 de la 1re série), nous découvre son procédé. Mais quelle qu'en soit la forme, au demeurant c'est une intention polémique qui domine le plus souvent dans la prédication d'Adolphe Monod.

Parmi les discours surtout polémiques on peut citer : le premier discours sur *la misère de l'homme et la miséricorde de Dieu*, où l'auteur s'attache à combattre la propre justice. *La sanctification par la vérité*, destinée à renverser l'opinion vulgaire qu'on peut bien vivre dans toutes les croyances. *Qui doit communier?* dont le but est d'éloigner de la sainte Cène ceux qui ne sont pas avec le prédicateur en communion d'orthodoxie. *La crédulité de l'incrédule*, sermon dont le titre dit assez le but de l'auteur. *Le fatalisme*, où il bat en brèche le laisser-aller et le laisser-faire. *L'exclusisme ou l'unité de la foi*, où le prédicateur s'élève avec au-

tant de conviction que de talent contre la tolérance religieuse dans le sein de l'Église.

Il est d'autres discours, où il nous serait difficile de dire si c'est la polémique ou l'apologétique qui en est le caractère dominant, tellement ces deux méthodes sont fondues ensemble, comme dans *la sanctification par le salut gratuit*, ou bien se succèdent avec une égale éloquence, comme dans : *Pouvez-vous mourir tranquille ?*

Enfin il est d'autres sermons dont la méthode est décidément apologétique : comme dans le second discours sur *les compassions de Dieu pour le chrétien inconverti; Donne-moi ton cœur*, où sont énumérés tous les titres qu'a le Seigneur à notre amour ; *Que seriez-vous sans Jésus-Christ? Dieu est amour* etc.

Nous avons encore à parler d'une autre méthode qu'Adolphe Monod a aussi quelquefois adoptée et cela surtout dans ses méditations bibliques. Il fait parfois usage de la méthode génétique, historique ou exégétique. Ce n'est pas à dire que dans cette dernière catégorie de discours l'orateur s'abstienne de faire de nombreuses excursions sur le terrain de la polémique ou de l'apologétique ; ces digressions abondent, au contraire; seulement ce ne sont plus que des digressions, des incidentes, des applications soit à l'auditoire, soit au siècle, soit à la philosophie etc., et si quelquefois ces incidentes font un peu dévier le discours, du moins elles n'en guident plus la marche générale. Comme exemple de ces discours où l'orateur suit la méthode du développement historique ou exégétique, nous citerons : *La foi toute puissante; le geôlier de Philippes; Marie Madeleine*, et surtout ses

études sur *la tentation*, en trois discours, et sur *saint Paul*, en cinq.

Du reste, avouons-le, l'élément subjectif entre pour beaucoup dans cette classification. La plupart des discours d'Adolphe Monod sont à la fois polémiques, apologétiques, historiques et exégétiques. Nous les avons donc classés, non pas d'après leur caractère exclusif, ce qui eût été commode, mais d'après ce qui nous a paru en être le caractère dominant, ce qui était plus délicat. Et si quelqu'un, après nous, essayait d'ordonner les discours de cet éminent prédicateur, il pourrait bien arriver à un résultat différent du nôtre sur quelques points. Je le répète, l'appréciation était d'autant plus délicate qu'il s'agissait de juger, non pas des couleurs, mais des nuances.

Mobiles que met en jeu la prédication d'Adolphe Monod.

Que sa méthode soit historique, exégétique, polémique ou apologétique, il n'importe; le but du prédicateur chrétien est toujours le même : agir sur les hommes, les pousser au bien, à la vertu, à l'idéal chrétien. Or on n'agit sur les hommes, on ne les détermine qu'en s'adressant à ce qui est dans l'homme, à ce qui est l'homme, c'est-à-dire, la conscience, le cœur, la raison et l'imagination; et un prédicateur, comme tout autre orateur, sera éloquent, juste dans la proportion qu'il saura faire plaider en faveur de sa cause ces quatre facultés que nous avons en nous : la faculté de sentir, la faculté de nous affecter, la faculté de comprendre, la faculté d'imaginer. Voyons donc le parti

qu'Adolphe Monod a su tirer de ces facultés, qui sont les seuls mobiles que tout discours puisse mettre en jeu.

I. *La conscience.*

En vérité, sur ce point nous ne savons trop que reprocher à Adolphe Monod, si ce n'est peut-être parfois quelques exagérations. Mais ces exagérations mêmes ne peuvent lui être reprochées au point de vue homilétique, parce qu'elles proviennent de sa doctrine sur la corruption radicale de l'homme. Nous n'avons donc pas à nous occuper de ces exagérations, qui sont des exagérations dogmatiques. Ces exagérations, légères d'ailleurs, et sur lesquelles nous sommes d'autant moins disposé à nous appesantir que la doctrine d'où elles proviennent est peut-être celle sur laquelle nous sommes le moins éloigné de partager la manière de voir d'Adolphe Monod, — ces légères exagérations, disons-nous, n'empêchent pas que l'un des éléments du succès de ce prédicateur ne soit précisément ces appels nombreux et pressants que notre orateur fait à la conscience. Ici nous ne citerons pas, parce que nous aurions trop à citer, et surtout parce que c'est moins par des passages isolés que par l'esprit général de sa prédication que cet orateur agit sur la conscience. En général, malgré l'étonnante variété de la forme, les sermons d'Adolphe Monod se ressemblent en ceci que, directement ou indirectement, la base en est le sentiment du péché, et c'est sur la conscience, aussi bien que sur les écritures, qu'il s'appuie pour faire admettre cette dégradation de l'homme. Peut-être bien n'est-ce

pas uniquement aux convictions théologiques de l'auteur que nous devons des pages si nombreuses et si belles sur notre état de révolte[1]. Dans son discours, l'orateur voulait parler, cela va de soi, de Dieu et des perfections qui se rattachent à l'idée de ce Dieu parfait. Mais le génie oratoire d'Adolphe Monod pouvait-il laisser échapper une occasion de faire des antithèses[2]? Parler du Dieu saint sans parler de l'homme pervers, du bien sans avoir préalablement mentionné la méchanceté humaine, de l'ordre sans lui avoir d'avance opposé le désordre, c'est une chose qu'Adolphe Monod n'a jamais faite, à notre connaissance. A la miséricorde de Dieu ne devait-il pas toujours opposer la misère de l'homme? Et, chose digne d'être remarquée, et bien faite assurément pour nous confirmer dans notre manière de voir, c'est que les sermons dans lesquels il parle le plus du Diable, sont loin d'être ceux dans lesquels le prédicateur s'appesantit le plus sur notre misère; la raison en est bien simple, dans cette catégorie de sermons, cette doctrine du péché devenait inutile: le Diable suffisait amplement aux besoins de l'antithèse. Quoi qu'il en soit, et sans nous arrêter plus longtemps

[1] Est-il besoin de faire remarquer que nous ne prétendons pas que ce soit en vue du parti oratoire qu'il pouvait en tirer qu'Adolphe Monod a adopté ce dogme de la misère de l'homme? nous ne disons même pas que ce soit cette raison qui lui ait fait exagérer l'importance de cette doctrine. Non, ce pasteur était trop consciencieux et trop esclave de ce qu'il croyait être la vérité, pour que de pareilles considérations aient pu modifier sa doctrine. Nous disons seulement que le motif que nous indiquons lui a fait rappeler cette doctrine plus souvent qu'il ne l'aurait fait s'il n'y avait vu son moyen favori de succès oratoire.

[2] Ce n'est pas ici le lieu de parler des antithèses qui se trouvent dans cette prédication, nous en parlerons en temps opportun.

à rechercher les raisons pour lesquelles Adolphe Monod établissait si souvent notre état de corruption et de chute, ils sont nombreux et éloquents les appels qu'il fait à la conscience. Ces appels sont trop fréquents pour qu'il soit nécessaire d'en citer quelques-uns; qu'on prenne, comme au hasard, un sermon de ce prédicateur, et on jouera de malheur si on n'y voit l'orateur aux prises avec la conscience. Quant à l'éloquence qu'il déploie dans ces occasions, elle est parfois entraînante et sublime. Qu'on lise, par exemple, dans la série de Lyon, le sermon : *Êtes-vous un meurtrier ?* et on verra combien ce puissant orateur avait le talent de serrer de près et de bouleverser la conscience de ses auditeurs.

II. *Le cœur.*

Nous ne croyons pas être injuste à l'égard d'Adolphe Monod en disant que, des quatre mobiles que nous avons indiqués, le cœur est celui dont il sait le moins bien profiter. Sans doute, nous ne voulons pas dire qu'il ne s'adressât jamais au cœur, et si nous avions eu cette pensée, il nous aurait suffi, pour nous convaincre d'erreur, de jeter un simple coup d'œil sur la table des matières de ses discours; nous y trouverions des titres qui, à eux seuls, suffisent bien pour nous indiquer que le but du prédicateur est de toucher notre cœur; des titres tels que ceux-ci : *... la miséricorde de Dieu*, *la compassion de Dieu pour le pécheur inconverti*, *Dieu est amour*, *donne-moi ton cœur* etc. Nous dirons plus encore, non-seulement il y a des discours d'Adolphe Monod qui, tendant surtout à relever ce qu'il y a de grand, de beau, de saint, d'aimable, en

un mot, dans Dieu et dans la religion, en appellent au cœur d'une manière toute particulière ; non-seulement encore outre ces discours spéciaux on trouve dans les autres sermons de nombreux passages qui s'adressent directement à notre cœur, mais presque toujours on sent palpiter le cœur du prédicateur dans les nombreux appels qu'il adresse, au cœur cela va sans dire, mais aussi dans les appels qu'il adresse à la conscience, à la raison et à l'imagination. Et pourtant, il faut le dire, notre cœur n'est pas satisfait, ces appels sont insuffisants.

Oui, trop rarement et trop faiblement Adolphe Monod fait appel à ce qu'il y a d'intime, de touchant et d'aimable dans la religion. Il s'appesantit peut-être trop sur ce que la religion a de sombre et de sévère, et pas assez sur ce qu'elle a de douceur et d'attraits. Peut-être ce défaut tient-il à l'idée que le prédicateur se faisait de la religion, peut-être à son humeur mélancolique[1], peut-être encore à son ardente charité et à son

[1] Nous ne parlerions pas de l'humeur mélancolique d'Adolphe Monod si, dans ses œuvres, nous n'avions trouvé une apologie de cette mélancolie. Nous lisons, en effet, dans le premier volume de la 3e série, p. 297 et suiv. : « La coupe de la vie, douce peut-être, à qui « ne fait que l'effleurer, garde à qui la boit jusqu'au fond une lie « amère, que l'inexpérience appelle déception, et l'expérience mélan- « colie. La mélancolie n'est pas, comme l'estime le vulgaire, le « songe creux d'un cerveau malade ; elle est la conscience réfléchie « d'une situation trop réelle ; elle n'est pas dans un homme qui « s'exalte, elle est dans l'humanité qui se connaît. Présente chez « tous, quoique inégalement comprise, croissant en tranquillité ap- « parente à proportion qu'elle se dépouille par degrés de ce qui lui « restait d'espoir, la mélancolie est le dernier mot de l'existence ter- « restre ; et ceux sur qui elle pèse le plus, sont ces esprits et ces « cœurs privilégiés, qui, en se préoccupant plus que les autres de la

vif désir de ramener les pécheurs; il espérait sans doute triompher de leur endurcissement en les effrayant du sévère châtiment réservé aux inconvertis, plutôt qu'en essayant de les émouvoir d'une sainte émotion par l'attrait de ce qui est bien, beau et parfait, et en les attirant par la sensibilité. Quoi qu'il en soit, Adolphe Monod me paraît avoir trop négligé de s'adresser au cœur et au sentiment. Ce reproche est grave, je l'avoue, mais il me semble mérité.

III. *La raison.*

Si on peut dire qu'Adolphe Monod ne parle pas assez au cœur, on ne saurait lui faire le même reproche pour ce qui tient à la raison. Il raisonne, il raisonne beaucoup et même trop, à notre avis; il peut paraître étrange de reprocher à un orateur de trop raisonner, alors que tant d'autres se contentent de faire du bruit. Eh! sans doute, si nous avions à choisir entre les deux extrêmes, nous préférerions l'excès dans lequel est tombé Adolphe Monod. Mais cet excès aussi a bien ses inconvénients. En effet, outre les dangers dont nous avons déjà parlé[1] de l'incomplet ou de l'obscurité et de l'aridité, remarquons que, si le raisonnement est une arme puissante, c'est aussi une arme dangereuse. Est-on toujours bien sûr de parfaitement bien raisonner? Est-on bien sûr que les prémisses seront acceptées par tous? Il le faut cependant. Est-on bien

« véritable fin de l'homme, constatent mieux aussi l'impossibilité d'y « atteindre. Elle respire, cette mélancolie, dans toutes les choses « humaines, à commencer par les meilleures... Ne prenez pas ceci « pour l'élégie de la vie : ce n'en est pas l'élégie, c'en est l'histoire... »

[1] Voy. la p. 17.

sûr que, tout le long d'un discours assez étendu, chaque proposition s'enchaînera rigoureusement et clairement aux propositions qui précèdent? Les déductions seront-elles toujours parfaitement légitimes et parfaitement légitimées? Surtout, est-on bien sûr d'avoir parfaitement examiné et réfuté d'avance toutes les objections possibles, en sorte que l'adversaire n'ait pas comme une porte de sûreté pour nous échapper en cas de défaite? Toutes ces conditions sont absolument indispensables dans un discours didactique, et si l'une d'entre elles laisse à désirer, le tout pèche par la base, et notre échafaudage croule.

Toutes ces conditions, Adolphe Monod les a-t-il remplies? En partie, oui; suffisamment, non.

Des dangers que nous venons de signaler, celui que l'orateur a le plus heureusement évité, c'est la sécheresse et l'aridité qui, d'ordinaire, marchent avec la dialectique. Cette aridité, notre auteur l'a évitée, en illustrant ses raisonnements d'images et de portraits, en prodiguant les traits et les saillies qu'il vaudrait peut-être mieux ne pas y rencontrer, du moins en si grand nombre, en surchargeant le sermon d'accumulations qui ralentissent la marche du discours, en recourant enfin à l'amplification. Chacun de ces moyens ou, pour mieux dire, de ces expédients, a son inconvénient qui lui est propre, mais le défaut qui leur est commun à tous, c'est qu'ils sont loin de concourir à la brièveté du discours, et tout le monde sait que les sermons d'Adolphe Monod sont démesurément longs.

Quant à ce qui est d'éviter à la fois les deux dangers de l'obscurité à force de profondeur ou d'un examen

superficiel, Adolphe Monod prend un terme moyen. En effet, il ne lui arrive pas trop souvent d'être par trop profond, parce qu'il a toujours à sa disposition un argument que tout le monde peut comprendre « *il est écrit...* » Mais parfois aussi il lui arrive de se dire: « Quand la Parole de Dieu s'est ainsi expliquée, je n'ai « pas besoin, quant à moi, d'autre autorité. Mais parce « que je crains que plusieurs n'aient pas assez de foi « dans la Bible pour admettre sans hésiter tout ce « qu'elle enseigne, je vais descendre un moment sur « leur terrain, et leur faire voir que la raison elle-« même, loin de contredire cette doctrine de la Bible, « ne peut lui refuser son assentiment[1]. » Alors il appelle à son aide histoire, philosophie et psychologie, sciences et arts, littérature même et philologie, et il fait tout concourir à la démonstration de sa thèse; mais alors le prédicateur ne veut pas oublier ceux de ses auditeurs qui, ne pouvant le suivre dans tous ses développements scientifiques, ne sauraient le comprendre, et c'est, sans doute, en vue de cette classe d'auditeurs qu'Adolphe Monod ouvre parfois ses interminables parenthèses, qu'il explique ses preuves même et que, avant de passer d'un raisonnement à un autre raisonnement, d'une considération à une autre considération, il résume d'une manière parfaite tout ce qu'il vient d'établir; c'est ainsi que nous pourrions citer tel sermon de notre orateur dans lequel se trouvent jusqu'à quatre résumés successifs. Tout cela est fort bien, sans doute, ce besoin de ne pas oublier les petits fait le plus grand éloge du prédicateur chrétien; le moyen d'ailleurs est très-ingénieux, mais c'est long, lourd et embarrassé.

[1] 1re série, p. 27.

Enfin, si nous regardons à la valeur du raisonnement lui-même, nous arrivons à un résultat encore moins satisfaisant. Remarquons, d'abord, que toute une partie de l'auditoire n'admettant pas la base théologique du prédicateur, lui échappe dès l'entrée; mais l'argumentation elle-même est-elle bien à l'abri de tout reproche? Il serait trop long de nous étendre sur tous les défauts de raisonnement que l'on rencontre dans les sermons que nous étudions; qu'il nous suffise de constater deux de ces défauts, défauts très-graves d'ailleurs et très-fréquents dans cette prédication : l'exagération et la contradiction; défauts nuisibles à tout genre de discours comme tous les défauts, mais nuisibles surtout à un discours didactique.

1° *L'exagération.* Nous n'en citerons qu'un exemple, mais un exemple qui n'a pas besoin de commentaires; ne faut-il pas entendre Adolphe Monod dire que le christianisme ne serait plus le christianisme si on lui enlevait quoi? — Jésus-Christ? — Non — l'Évangile? — pas davantage — tout au moins l'inspiration, le surnaturel, la Trinité? — Rien de tout cela, mais l'exclusisme!... « Voyez donc, je vous en conjure, s'écrie-« t-il, ce que vous avez fait de moi en m'ôtant ce que « le monde appelle l'exclusisme de l'Évangile: vous « m'avez ravi du même coup la vertu de la prédication, « la force de l'exhortation pastorale, le dévouement des « missions et l'espérance du martyre. Étendez à tous « les serviteurs de Dieu, étendez à toute l'Église de Jé-« sus-Christ ce prétendu progrès du dix-neuvième siècle « en lumière et en tolérance, et vous allez par tout le « globe, effaçant la prédication chrétienne, affadissant « le ministère évangélique, supprimant les missions,

« décourageant le martyre; et vous n'offrez plus au « monde, sous le nom usurpé d'Évangile, qu'un flam- « beau éteint et qu'un sel sans saveur[1]. »

Encore une fois, en présence de semblables exagérations, nous estimons que tout commentaire serait une superfétation.

2° Quant aux contradictions, le préjudice qu'elles font au sermon est si grand que nous croyons inutile de nous étendre sur la gravité de cet inconvénient; observons seulement que, si les contradictions sont toujours nuisibles à un discours, elles le sont surtout lorsque ce discours s'adresse principalement à cette faculté qui remarque les contradictions, la raison. Or les contradictions abondent dans la prédication d'Adolphe Monod. Nous n'en citerons qu'un exemple, mais un exemple dans lequel les deux termes de la contradiction ne sont séparés que par un petit nombre de pages, ce qui la rend plus inexpliquable et plus choquante à la fois; cet exemple d'ailleurs est pris dans le volume qui *a priori* doit être celui qui en contient le moins, parce qu'il a été composé alors que l'auteur était au plus haut point de sa force, et que sa raison avait acquis toute sa maturité.

Or dans ce volume, le deuxième de la 3e série, voici ce que nous lisons dans le troisième des discours sur saint Paul:

D'un côté, p. 208 et suivantes.

. Après avoir rappelé le récit de la conversion de saint Paul, Adolphe Monod se pose cette ques-

D'un autre côté, p. 219 et suivantes.

« .... *Que savons-nous* si cette « vue (du martyre d'Étienne) ne « déposa pas dans le cœur de Saul

[1] 3e série, vol. II, p. 409.

tion : « Ce fait, **comment** l'expli-« quer? car enfin, il n'y a pas plus « d'effet sans cause dans le monde « moral, qu'il n'y en a dans le « monde physique.

« Si l'Évangile est vrai, si Jésus-« Christ est le fils de Dieu, si Dieu « est intervenu, tout est éclairci. « Dieu ne prodigue pas ses mi-« racles; mais on comprend sans « peine qu'il y ait eu recours pour « donner une telle preuve de l'É-« vangile, et pour lui assurer un « tel ministre. Mais, si Dieu n'est « pas intervenu, si Jésus-Christ « n'est pas son fils, si l'Évangile « enfin n'est pas vrai, **comment, « je le demande,** expliquer le « changement de Saul?

« On ne songera pas à l'expli-« quer par l'intérêt... (développe-« ment).

« S'en prendra-t-on à l'in-« fluence?... (développement).

« Il est une troisième explica-« tion à laquelle on pensera pou-« voir en appeler, c'est l'exaltation « religieuse, — un homme aussi « ardent que Saul ayant pu, sans « délibération bien mûrie, passer « d'un fanatisme à un autre. Mais « cette hypothèse ne tient pas con-« tre quatre minutes de réflexion « pour qui se rappelle ce qu'a été « l'apôtre Paul... (développement). « Non, vous dis-je, vous n'en sor-« tirez raisonnablement que par « la foi. »

« une première inquiétude, un « premier doute salutaire? **Que « savons-nous** si cette inquiétude, « si ce doute, repoussé d'abord « comme une tentation importune, « traduit peut-être en amertune et « en violence, ne prépara pas la « voie pour la scène de Damas?... « jusque dans le voyage de Damas, « ne démêlez-vous pas, au travers « du funeste, du criminel égare-« ment de Saul, ce désir aveugle de « servir Dieu, auquel Jésus a ren-« du un si équitable témoignage? « Dans le moment même où s'o-« père le passage de la haine à « l'obéissance, et de Saul à Paul, « ces mots dignes de Nathanaël « « que veux-tu que je fasse? » à « qui appartiennent-ils : est-ce en-« core à Saul, est-ce déjà à Paul? « Ils appartiennent à l'un et à l'au-« tre. Ne pensez pas qu'il y ait eu « de Saul à Paul un passage brus-« que et sans transition : il y a du « Paul dans Saul, et il y a du Saul « dans Paul. Il est un point intime « et secret... où la grâce se rattache « à la nature, l'œuvre de Dieu au « travail de l'homme, la vie nou-« velle à la vie ancienne, Paul « apôtre à Saul de Tarse. Ce point, « c'est le sentiment qui fait dire « « que veux-tu que je fasse? » « mais qui le fait dire selon la lu-« mière du moment; hier, c'était « au Dieu de Moïse, aujourd'hui « c'est au Dieu de Jésus-Christ « confusément aperçu pour la pre-« mière fois. »

Pourquoi donc, lorsqu'il donnait pour les réfuter les explications rationalistes, le prédicateur n'a-t-il pas donné l'explication de l'influence latente du martyre d'Étienne? Peut-être pourrait-on soutenir que c'est cette influence qui a déterminé la conversion de Saul; peut-être encore pourrait-on ajouter que les raisons qu'il a essayé de réfuter sont plus solides qu'il ne veut bien le dire; peut-être enfin pourrait-on observer que la liste de ces explications est incomplète, et que ce ne sont pas les moins bonnes qui ont été omises. Toutes ces objections nous ne nous y arrêterons pas, parce que nous n'avons pas, à propos d'une incidente, à traiter le sujet de la conversion de Paul. Qu'il nous suffise de remarquer: 1° que, du moment que ces objections peuvent être faites, sans être prévues, le raisonnement est défectueux; 2° qu'il est par trop singulier de se contredire au point de prétendre épuiser toutes les explications, non-seulement possibles, mais encore imaginables, et quelques pages plus loin se charger soi-même de fournir une nouvelle explication, qui fait naître une nouvelle objection.

Nous avons été long sur ce qui regarde l'usage que notre orateur fait de la raison; est-il besoin de justifier l'importance que noue avons donnée à cette partie de notre étude? Le plus grand défaut que puisse avoir un discours, n'est-ce pas celui de pécher contre la raison et contre la logique? Et quand ce discours, qui manque de suite et de logique, s'adresse surtout à la raison, l'importance de ce défaut, déjà si grave, ne se trouve-t-elle pas ainsi augmentée ou plutôt multipliée? Peut-être m'accusera-t-on d'avoir été sévère sur ce point. Dans ce cas, voici ma réponse: 1° J'aurais voulu

ne pas avoir de si sévères reproches à adresser à la prédication d'Adolphe Monod : ce travail devait être non pas une apologie, mais une étude, et notre premier devoir était l'impartialité; 2° les médiocrités ont besoin d'indulgence; l'orateur que nous étudions, lui, est assez fort pour supporter la critique, et il a bien assez de mérites réels pour qu'il ne soit pas nécessaire de lui prêter des qualités qu'il n'a pas ou de dissimuler ses défauts.

IV. *L'imagination.*

Voilà bien le mobile auquel s'adresse surtout Adolphe Monod. De toutes les facultés, l'imagination est bien celle qui, chez notre orateur, avait acquis le plus beau développement. Cette imagination était grande, féconde, puissante. Les sermons que nous étudions abondent en descriptions saisissantes, en tableaux et portraits, en comparaisons et paraboles, qui éclairent, dirai-je, ou illuminent la pensée de l'orateur et la fixent ou la stéréotypent dans l'esprit des auditeurs. Ainsi, sans parler des comparaisons et images bibliques que l'orateur employait avec autant de facilité que d'à-propos, on rencontre à tout instant dans cet écrivain les indices d'une riche et brillante imagination.

Ici, Adolphe Monod se représente « un pauvre pé-« cheur marchant vers le tribunal de Dieu, repassant « dans sa mémoire les péchés de sa vie, et, dans cette « portion qu'il en a pu retenir, découvrant matière à le « condamner mille fois; réfléchissant que, si « son cœur « le condamne, » ainsi, Dieu « qui est plus grand que « son cœur », le condamne bien plus sévèrement en-

« core, parce qu'il aperçoit en lui tout le mal que lui-
« même n'y voit pas et se souvient de tout ce que lui-
« même oublie; écoutant gronder à son oreille ces aver-
« tissements redoutables de l'Écriture, jugements anti-
« cipés d'une justice éternelle qui prononce malédiction
« sur le transgresseur de la loi, et qui tient pour trans-
« gresseur de la loi celui qui en a violé un seul com-
« mandement; enfoncé dans ces réflexions, plein de
« remords sur le passé, plein d'inquiétude sur l'avenir
« et cependant forcé de marcher toujours, dans un déses-
« poir qui croît à chaque pas, arrivant ainsi en pré-
« sence du saint des saints, lui pécheur des pécheurs,
« et dans son juge, sur lequel il n'ose lever les yeux, et
« dont il attend dans un morne silence une sentence
« atterrante; trouvant un père qui lui dit: « Mon en-
« fant, va en paix; tes péchés te sont pardonnés[1]. »

Là, Adolphe Monod fait l'apologie du christianisme et de la doctrine du salut gratuit, en montrant l'admirable conduite que cette doctrine fait tenir à ceux qui la professent; mais il se fait l'objection que les chrétiens ont leurs défauts, il veut alors établir que ces défauts eux-mêmes, au lieu de prouver contre la doctrine du salut gratuit, prouvent en sa faveur. Dans ce but il compare (1re série, p. 129 et suiv.) la doctrine du salut gratuit à une potion qu'un médecin fait prendre à ses malades, et qui les guérit plus ou moins, selon qu'ils ont bu plus ou moins de cette potion la mesure prescrite. Cette comparaison, faite avec la dignité de langage que comporte la chaire et avec cette amplification qu'Adolphe Monod mettait à chacun de ses dis-

[1] 1re série, p. 55.

cours, ne laisse pas de frapper vivement l'imagination [1].

Tantôt, en combattant les préjugés étroits qui nous font juger du développement et des progrès de la vie divine dans l'humanité d'après l'horizon borné que nous avons devant nous, l'orateur s'écrie : « Ce plan de « Dieu embrasse l'humanité tout entière ; c'est ici l'œuvre « non de la nation, mais du monde ; non de la généra- « tion, mais de la race, non du siècle, mais des siècles. « Cette bataille est à l'Éternel des armées ; il en est le ca- « pitaine, nous n'en sommes que les soldats. Le soldat « n'ayant pas le plan de l'action, en juge mal l'ensemble, « parce qu'il ne tient compte que de sa position person- « nelle, et s'il entre dans les vues de ses chefs de sacri- « fier, pour sauver l'armée, le corps dont il fait partie, « il pourra s'écrier : tout est perdu ! au moment où un « coup d'œil plus étendu sur la plaine lui ferait con- « naître que tout est gagné ; le moi, l'actuel nous « aveugle [2]. »

Tantôt, alors qu'il veut combattre la dissipation, *cette serre chaude de toutes les vanités*, il dit à ses auditeurs : « Avec des cœurs tels que les nôtres, sem- « blables à ces eaux stagnantes qu'il ne faut qu'agi- « ter pour y trouver quelque infection, cet enivre- « ment, cette excitation, qui entraîne vers la créa- « ture et vers la créature également excitée elle-même, « tout cela va-t-il sans trouble et sans mauvaises « pensées ? Une salle de bal ou un spectacle, est-

[1] Nous ne contestons pas que cette amplification ne soit démesurément longue, mais ce n'est pas là ce qui nous doit occuper pour le moment, nous parlerons plus loin de cet excès d'amplification.

[2] 3e série, vol. Ier, p. 228.

« ce bien le lieu le mieux choisi pour « mortifier par « l'esprit les œuvres du corps ? » L'esprit dit : « Abste- « nez-vous des convoitises de la chair qui font la guerre « à l'âme. » Mais la dissipation ne dit-elle pas : livrez- « vous ? L'impureté, oui, l'impureté n'est-elle pas là, « dictant plus d'une parole, inspirant plus d'un désir, « conduisant plus d'un regard, taillant plus d'un habit ? « Et si, dans une de vos réunions mondaines, les cœurs « venaient tout à coup à s'ouvrir et à laisser échapper « leurs pensées secrètes, comme une terre entr'ouverte « laisse échapper de vils reptiles, croyez-vous que ce « spectacle, hideux partout, ne le fût pourtant pas là « plus qu'ailleurs ? Jeunes gens, jeunes filles, ne vous « y trompez pas, les dissipations sont un piége qui, « pour être honnête, n'en est que plus subtil. Le ten- « tateur a des appâts plus grossiers pour des âmes à « demi-perdues et qui « ne savent ce que c'est que de « rougir ; » mais c'est ici qu'il s'attaque à des âmes qui « ont de l'amour pour le bien, comme les vôtres ; c'est « ici qu'il tient séance pour les en détacher par degrés « insensibles. Voulez-vous garder votre cœur « pur de « la souillure du monde ? » Croyez-moi, allez le porter « ailleurs [1]. »

Mais c'est surtout dans les descriptions sombres et terribles que l'imagination d'Adolphe Monod déploie une force vraiment extraordinaire. Nous n'en donnerons qu'un exemple ; mais cet exemple est trop long pour que nous le rapportions ici ; nous l'indiquerons seulement, et nous renvoyons le lecteur au premier des deux sermons intitulés : *La compassion de Dieu pour*

[1] 2e série, p. 257

le pécheur inconverti (1re série) ; on y verra combien est effroyable le tableau que le prédicateur nous trace de la misère réservée au pécheur inconverti.

Nous l'avons déjà dit, grande et belle était l'imagination de notre auteur; mais le proverbe vulgaire le dit, sinon avec élégance, du moins avec raison, « on tombe toujours du côté où l'on penche. » Adolphe Monod aurait eu parfois besoin de réagir contre les débordements de son imagination bouillante et passionnée; il ne l'a pas toujours fait, tant s'en faut; aussi lui est-il quelquefois arrivé de se laisser entraîner dans l'excès de sa qualité. Quelques exemples, en commençant par les moins frappants.

Que, dans son sermon aux enfants (3e série, 2e volume), le prédicateur se crée un enfant de fantaisie, qu'il lui donne un nom (Jules), un âge (huit ans), et qu'il suive cet enfant-modèle pendant quatre pages entières, je n'y verrais pas grand mal; les enfants s'intéresseront sans doute à cet être de raison. Mais le prédicateur ne s'oublie-t-il pas, quand, après nous avoir montré son Jules, se levant de bonne heure, faisant promptement et proprement sa toilette, lisant la Bible, faisant sa prière, allant à l'école, il nous dit encore qu'en allant en classe, son petit Jules évite de prendre le *chemin de l'école*, aimant mieux travailler que *flâner;* qu'*aux barres*, *il court le plus vite;* qu'*aux billes*, *il est le plus adroit;* qu'*à la marelle*, *il se tient le plus longtemps sur un pied ?* ....

Eh! oui, sans doute, tout cela devrait pouvoir se dire, mais nous sommes ainsi faits que telle chose que nous entendons tous les jours, et que nous disons nous-mêmes, si nous l'entendons dire dans certaines cir-

constances, dans un discours public pour le cas qui nous occupe, nous étonne, nous fait sourire, nous distrait. C'est malheureux, c'est absurde, d'accord ; mais il en est ainsi ; et je m'assure que personne ne voudra avancer que les enfants (auxquels est adressé le discours en question) fassent exception ; autant vaudrait dire qu'ils sont plus sérieux que les grandes personnes. Ce n'est pas tout, et je n'oserais pas affirmer que ces détails n'aient pas une influence plus fâcheuse encore. Les enfants, en effet, prennent le fait tel qu'on le leur donne, mais ils sont incapables de faire bon marché des détails, afin de se mieux pénétrer de l'esprit général du discours. Comprendront-ils, par exemple, que, ce que leur pasteur a voulu dire, c'est que la religion n'empêcherait pas un enfant de bien s'amuser ? Ne seront-ils pas exposés à croire que, pour être un enfant chrétien, il faut en tous points ressembler au modèle qui leur a été présenté ? Et tel enfant d'entre eux ne sera-t-il pas tenté de se dire : « Oh ! quoi que je fasse, je ne pourrai jamais être un bon chrétien, car je suis trop maladroit pour jamais bien jouer aux billes, ou trop lourd pour bien courir etc... » Et voilà un découragement certes bien peu motivé. Tout ceci n'est qu'un détail, mais un détail qui prouve que l'imagination d'Adolphe Monod l'égarait quelquefois.

Autre exemple, emprunté, comme le précédent, à l'un des meilleurs sermons d'Adolphe Monod. Lorsque le prédicateur, après avoir lu dans la Bible un texte si court et si plein que ces mots : « Dieu est amour [1], » commence à nous parler d'Herculanum et du Vésuve,

[1] Dans la 2e série.

n'éprouvons pas un sentiment de pénible surprise, et involontairement ne pensons-nous pas au fameux avertissement : « passons au déluge ? » Puis, on le sait, le prédicateur fait poser devant lui un Grœnlandais, du nom de Kajarnak, et analyse les sentiments qui doivent pénétrer dans le cœur du sauvage, quand il apprend que Dieu est amour. On pourrait peut-être observer que, pour le peu qu'on lui a encore appris, ce Kajarnak a déjà tout un système théologique qui laisse bien peu à désirer ; mais qui ne sent que ce Kajarnak pose décidément trop longtemps (il en est question pendant une trentaine de pages) ? Et puis, enfin, pourquoi ne pas le dire, ce seul nom de Kajarnak, tant de fois répété, n'a-t-il rien qui attire le sourire sur les lèvres ? — Misères et minuties que tout cela, encore une fois, j'en conviens, mais misères et minuties qui, sans doute, ne feront pas qu'un discours sera bon si elles sont évitées, mais qui exposent au danger de la distraction, et qui, par conséquent, nuisent à l'édification, c'est-à-dire au but du sermon. Il est bon de peindre, sans doute, mais le tableau ne doit servir que d'ornement ou de symbole, et ne doit jamais, par ses proportions, ou mieux par ses disproportions, devenir un embarras et une gêne ; d'ailleurs, comme il faut éviter de peindre un cyprès planté en pleine mer, il faut aussi se garder de représenter un docteur en théologie parmi les sauvages, et sauvage lui-même. Enfin le goût français, et surtout parisien, a ses exigences ; qu'on s'élève tant qu'on voudra contre cet atticisme exagéré, on aura raison de le blâmer ; on peut le condamner, mais à la condition de ne pas le heurter ; ou bien, malheur au prédicateur français qui oublierait qu'il s'adresse à un

peuple parent des Galates frivoles dont parlait saint Paul; ce prédicateur ne manquerait pas d'attirer un sourire qui serait un sujet de distraction, et qu'on dise ce qu'on voudra, nous ne pouvons croire qu'Adolphe Monod ait pu toujours impunément violer la loi commune, et qu'il ait toujours eu un auditoire de commande.

Si les exemples que nous venons de citer étaient les plus concluants, on pourrait peut-être nous taxer de sévérité. Nous pensons néanmoins avoir été non pas sévère, mais juste, en disant que certains traits des tableaux dont nous avons parlé, sont des écarts d'imagination que le prédicateur aurait dû éviter. Mais ce que nul ne contestera, je pense, c'est que l'imagination a égaré Adolphe Monod quand il dit que, « si l'homme « intérieur de tous ses auditeurs venait à s'ouvrir, ce « temple apparaîtrait comme un grand théâtre, où cha« cun apporte son cœur, cherchant à qui le donner[1].» Mon Dieu, quel étrange spectacle! ou bien encore, lorsqu'il nous montre un vieux matelot, les *bras croisés* et *un cigare à la bouche*[2]; ou enfin, lorsque, dans son second sermon sur «les fondements en ruines,» il voit l'emblême de l'Église dans l'huître ou dans l'escargot[3]; il est juste de faire remarquer qu'en développant cette dernière comparaison, l'orateur a éprouvé le besoin de dire « passez-moi cette comparaison familière. »

Mais assez de ce réalisme; ce n'est pas le seul côté par où pèche l'imagination de notre orateur. Cette ima-

[1] 3e série, vol. Ier, p. 381.
[2] 3e série, vol. Ier, p. 189.
[3] 3e série, vol. Ier, p. 266.

gination déborde dans tous les sens ; après l'excès du réalisme, voici l'excès romantique ; nous n'en citerons qu'un seul exemple, mais il est concluant. Voici donc ce que dit Adolphe Monod du Dieu du déisme : « Ce « Dieu, distant de ses créatures à perte de vue — et « de vie, — qui, fixé dans les glaces hyperboréennes « d'une création sans paternité et d'une providence « sans entrailles, fait de l'existence un hiver éternel, « et du monde un tombeau glacé, dont il n'est lui-« même que la statue[1]... »

Un dernier exemple pour un nouveau genre des écarts de cette imagination. L'auteur nous fait quelque part pénétrer dans ces sanctuaires impénétrables où se tiennent les conseils du Dieu fort, et il nous laisse entrevoir cette *délibération du Père, du Fils et du Saint-Esprit, où la rédemption de l'homme tombé est résolue dès les temps éternels*[2]. Ce passage est magnifique ; il est resplendissant de grandeur et de poésie. Mais si, dans un sermon, les droits de la vérité le doivent emporter sur les droits de la poésie, il me sera permis de demander à Adolphe Monod où il a puisé l'idée de ce colloque de la Trinité ; ce n'est pas dans la Bible, que je sache ; serait-ce dans sa raison?... ou bien peut-être ne serait-ce pas plutôt dans l'exaltation, j'allais dire dans l'égarement de son imagination abondamment surexcitée?

Tous ces exemples prouvent suffisamment, croyons-nous, la richesse ou, pour parler plus exactement, l'exubérance de l'imagination du prédicateur que nous

[1] 3e série, vol. Ier, p. 385.
[2] 3e série, vol. Ier, p. 399.

étudions, et nous nous croyons autorisé, après cela, à conclure que cette imagination était riche et puissante, trop puissante même, puisque l'orateur s'est parfois laissé entraîner et dominer par elle, au lieu que c'est lui qui devait, au contraire, la dominer et la contenir dans de plus justes limites.

Nous résumons donc cette partie de notre travail en disant: que, dans la prédication qui fait l'objet de ce travail, le cœur est relativement trop négligé, tandis que l'élément didactique y tient une trop grande place, ce qui n'empêche pas que la justesse du raisonnement ne soit parfois compromise tant par des exagérations que par des contradictions; que les appels à la conscience y sont continus et pressants, mais que la plus brillante qualité de cette prédication est l'imagination; enfin, que sur ce dernier point, l'orateur est bien loin d'avoir toujours su éviter le défaut de sa qualité.

Caractères distinctifs de la prédication d'Adolphe Monod. Ses procédés oratoires, son style.

Ce que nous venons de dire des mobiles que mettait en jeu la prédication d'Adolphe Monod, suffirait déjà pour donner une idée générale de cette prédication. Mais cette idée serait encore trop générale, trop vague et trop imparfaite, si nous ne pénétrions plus au fond de notre sujet, pour nous demander quels sont les caractères principaux de cette prédication, ce qui la distingue d'une autre prédication, et ce qui en a fait si souvent la force et quelquefois la faiblesse.

Ce qui, dans la prédication d'Adolphe Monod, frappe

avant tout et par-dessus tout, c'est la force de conviction qui anime toujours l'orateur. La conviction, la foi, la sincérité, ces conditions ne sont-elles pas absolument indispensables à un prédicateur pour qu'il lui soit permis d'espérer le moindre résultat? Il est vrai que trop souvent on regarde le sermon comme une œuvre purement intellectuelle, mais je crois que c'est un tort, et, à mon avis, le cœur doit contribuer à la composition du sermon pour le moins autant que l'intelligence; et un homme aura d'autant plus de chances d'être éloquent, que son cœur sera plus pénétré de l'excellence de la vérité qu'il est chargé d'annoncer. Le contestera-t-on, et m'objectera-t-on que parfois on a vu des hommes méchants qui ont bien parlé du bien et de la vertu? Je répondrai alors que, pour parler ainsi, que pour écrire ces belles pages sur la vertu, ces hommes méchants ont dû se faire violence, sortir d'eux-mêmes en quelque manière par l'imagination, se transformer pour quelques instants, et pour ces quelques instants se convertir, dirai-je? en sorte que, pour le moment, ils aimassent ce bien qu'ils n'aimaient point et haïssent ce mal qu'ils ne haïssaient point. Car, sans cela, comment pourraient-ils imaginer à la fois les meilleures choses et les pires, et, à moins d'admettre qu'on puisse être à la fois homme de bien et méchant homme, comment réunir dans un même cœur les sentiments les plus honnêtes et les plus élevés avec les plus bas et les plus honteux? Une fontaine peut-elle, par la même ouverture, jeter de l'eau douce et de l'eau amère? Or, si la vertu est le plus grand bien du prédicateur, si ce bien fait sa vie, si l'état religieux est son état normal, il n'aura plus besoin de se

faire violence pour parler de la vertu, il aura plus de facilité pour parler du bien et du beau, et il sera plus facilement éloquent. Sans la conviction, en un mot, et sans une conviction sincère et profonde, l'orateur pourra bien peut-être intéresser et charmer, mais y a-t-il un moyen d'être persuasif sans être soi-même persuadé, convaincant sans être convaincu? je ne le pense pas. L'orateur doit encore être ému d'un grand amour pour les âmes qui lui sont confiées, et c'est surtout en suivant les inspirations de cet amour qu'il pourra trouver les accents les plus persuasifs et les plus capables d'émouvoir. C'est de ce *bon trésor de son cœur* qu'il tirera de *bonnes choses* pour la prédication. « Les grandes pensées viennent du cœur, » a dit le moraliste qui s'est inspiré de cette parole du maître: c'est de l'abondance du cœur que la bouche parle.

Or cette foi, cette conviction et cette émotion, nul, je m'assure, ne les contestera à Adolphe Monod. Elles respirent dans toutes ses pages, et, à plus forte raison, devaient-elles animer chacune de ses paroles. Ici, on le comprend, nous ne pouvons pas citer des exemples à l'appui de notre assertion, parce que c'est moins par des passages isolés que par l'esprit général du discours qu'on peut apprécier cette puissance de conviction, cette chaleur latente qui fait le plus grand mérite de la prédication d'Adolphe Monod. Toutefois, si l'on nous demandait au moins un ou deux exemples dans lesquels on puisse admirer cette force de conviction qui animait l'orateur, nous conseillerions la lecture du fameux sermon: *qui doit communier?* (1re série). Sans doute, nous nous garderons bien de donner ce sermon comme un modèle de

largeur et de tolérance, ni même comme un exemple de tact ou de prudence pastorale; mais il nous montrera cet homme dévoré du zèle de la maison du Seigneur qui, jusque dans ses erreurs et ses égarements, pouvait bien s'écrier en toute conscience : j'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé; il ne peut se faire que je n'évangélise. On peut encore lire, dans la même série, le sermon : *Pouvez-vous mourir tranquille?* on y remarquera la même chaleur et le même entraînement qui trahissent la même conviction profonde et vivante.

Cette puissance de conviction, qui a si souvent donné de la force et de la vie à la prédication d'Adolphe Monod, n'a-t-elle jamais été nuisible à la solidité de cette prédication? C'est là ce que je n'oserais pas affirmer. Quelquefois, en effet, à force d'être intimement et profondément convaincu de ce qu'il prêche comme la vérité, cet orateur ne pèse pas bien la valeur des objections qui peuvent être faites à ce qu'il avance comme un axiome et qui parfois est contestable; de là, on le comprend, une grande faiblesse de raisonnement. Quoi qu'il en soit, nous estimons que la prédication d'Adolphe Monod a beaucoup plus gagné que perdu à cette profondeur de conviction qui animait l'orateur. Car, si quelquefois, elle lui a laissé commettre des raisonnements défectueux, bien plus souvent elle a placé sur sa bouche des accents inimitables qui remuaient les auditeurs jusqu'au fond de l'âme, et qui, partis du cœur, n'avaient aucune peine à trouver le chemin des cœurs.

Ce qui frappe encore dans la prédication d'Adolphe Monod, c'est le besoin de clarté qui préoccupe sans cesse l'orateur. Pour être compris de tous, ce prédi-

cateur, nous l'avons déjà dit, a trop souvent recours à de longues parenthèses qui embarrassent la marche du discours, puis il lui arrive parfois d'expliquer et de prouver ses preuves mêmes, de s'étendre indéfiniment sur les détails, témoin le sermon *Pouvez-vous mourir tranquille?* (1re série), dans lequel, pour prouver que nous ne pouvons sur le lit de mort être rassurés par la pensée que la loi de Dieu est devenue tolérante, l'orateur emploie plus de deux pages, divisant par la pensée l'humanité en vingt classes, et se demandant ensuite combien de classes sur les vingt seraient acquittées et combien seraient condamnées, et enfin dans laquelle de ces classes il fallait se ranger. Témoin encore, dans la même série et dans le discours: *La sanctification par le salut gratuit*, le médecin et son eau merveilleuse comparés à la puissance de sanctification qui est attachée à la doctrine du salut gratuit; comparaison dont nous avons déjà parlé et qui dans le texte n'occupe pas moins de trois grandes pages d'impression. Certes, ce ne sera pas moi qui ferai jamais un reproche à un prédicateur d'avoir cherché la clarté à tout prix. Mais, cette clarté, Adolphe Monod ne pouvait-il donc l'obtenir qu'au prix de tant de longueurs?

Des longueurs ai-je dit, n'est-ce pas là un des défauts les plus frappants de la prédication que nous critiquons? Nous croyons inutile de nous étendre sur ce point parce que nous avons la conviction qu'il suffit d'avoir lu, serait-ce même à la légère, quelques sermons d'Adolphe Monod, pour avoir remarqué combien il sacrifiait à l'amplification et combien peu il savait se restreindre.

Ce qui nous frappe encore dans la prédication

d'Adolpe Monod, c'est son Biblicisme, et de tout notre cœur nous en félicitons l'orateur. Est-il nécessaire de justifier notre manière de voir? N'est-ce pas sur la Bible qu'est fondée notre Église et, par conséquent, n'est-ce pas sur la Bible que doit être fondée la prédication de cette Église? C'est la Bible, librement interprétée sans doute, mais enfin la Bible qui sert de base à la foi de l'Église, c'est la Bible que le prédicateur est chargé d'expliquer, c'est la Bible qu'il prêche, c'est la Bible qui lui fournit son texte, qui doit lui fournir ses arguments et surtout ses exemples; la Bible est le seul livre qui puisse être, non-seulement sans inconvénient, mais encore avec avantage cité, imité, copié. Mouvements, allusions, exemples, descriptions et portraits, tout peut être emprunté à la Bible, et quel immense avantage pour qui sait en profiter! quelle simplicité dans le grandiose! quelle belle et sublime poésie dans la Bible! quel lyrisme dans les psaumes, quelle beauté pittoresque et quel art dramatique dans les prophètes, que de vérités et quelle profonde connaissance de l'homme dans l'ensemble de ce livre! Or toutes ces ressources que fournit la Bible, bien peu de prédicateurs ont su en profiter comme Adolphe Monod. Dire que ses discours renferment beaucoup de citations bibliques, serait trop peu dire; il est plus exact de dire que son discours est fondu avec les discours bibliques, il est empreint d'une couleur biblique qui lui donne une très-grande autorité. Il est vrai que, en ceci comme partout ailleurs, Adolphe Monod n'est pas exempt du défaut de sa qualité, et trop souvent dans cette prédication l'usage de la Bible a dégénéré en abus. Nous ne parlerons pas de l'usage qu'il fait de la Bible dans l'intérêt de sa dog-

matique, c'est en dehors de notre sujet; mais on m'accordera bien qu'il faisait preuve d'une manie de citer lorsque, dans son second sermon sur *la femme* (3e série, vol. Ier, p. 154), pour dire qu'il espère de ses auditeurs des choses meilleures que celles qu'il a dites, il éprouve le besoin de citer cette parole de l'épître aux Hébreux : « *quoique je parle ainsi, j'attends de vous de meilleures choses.* » Une autre fois, dans un de ses plus admirables discours: *êtes-vous un meutrier?* (1re série, p. 239) pour interdire le duel, fût-ce le duel au premier sang, n'a-t-il pas la mauvaise idée de faire valoir que dans tel chapitre d'un livre de la Bible il est écrit : « *le sang, c'est la vie?* » Une autre fois encore, oubliant le proverbe « autres temps, autres mœurs, » et sans se rappeler que « le lecteur français veut être respecté, » il imaginera que, pourvu qu'on cite, on n'est nullemeut tenu d'avoir égard au goût et aux convenances, et il nous parlera de... *la femme indigne, qui est la vermoule des os de son mari...*, de *la femme belle sans sagesse dont la grâce est une bague d'or passée au museau d'une truie...* (3e série, vol. Ier, p. 132). Une autre fois enfin, dans le commencement de son discours *la création* (1re série), Adolphe Monod a près de quatre pages (de la p. 292 à la p. 295) qui se composent presque exclusivement de citations bibliques. Décidement, il y a abus.

Un autre caractère de cette prédication, c'est le concret et le dramatique. Rien d'abstrait dans cette prédication, tout y est plein de vie, au contraire, et c'est là un des plus grands mérites de ce prédicateur. Nous avons déjà dit un mot des tableaux qui

illustrent la pensée de l'orateur, nous ne reviendrons pas sur ce point. Nous avons aussi parlé des êtres de raison que se créait Adolphe Monod (le petit Jules, Kajarnak). Sans doute, nous avons blâmé les exagérations dans lesquelles tombait ce prédicateur, mais qu'on reconnaisse, du moins, que l'idée en elle-même est bonne et heureuse. Mais s'agit-il d'une analyse psychologique, que fait Adolphe Monod pour éviter l'abstraction? — Rien de plus simple, il raconte, ou mieux il montre ce qu'il a éprouvé, il se met lui-même en scène, et, au risque d'être contredit par la plupart de nos lecteurs, nous ne l'en blâmons en aucune manière. C'est dire que nous reconnaissons au prédicateur le droit de parler de lui en chaire. Et pourquoi pas? — Mais le *moi* est haïssable, répète-t-on tous les jours, et ce que le prédicateur a de mieux à faire, c'est de ne jamais parler de lui-même. Nous avons le malheur de ne pas être, sur ce point, de l'avis de tout le monde. Si l'orateur doit éviter de parler de lui, je ne sais, ce n'est pas de l'orateur que j'ai à m'occuper, mais du prédicateur; or pour le prédicateur, je crois que parfois, je dirais même assez souvent, il lui est permis de parler de lui. Je donne cette idée pour ce qu'elle vaut, c'est-à-dire pour une opinion personnelle; il peut se faire qu'elle soit fausse, elle doit même être fausse, car je ne puis guère espérer d'avoir raison contre tous, et presque tous les prédicateurs sont d'un avis contraire au mien. Cependant, comme pas plus que les moines, les prédicateurs, même les meilleurs, ne sont des raisons, voici ce que nous avons à dire en faveur de notre thèse: D'abord, il est bien évident que nous n'entendons pas que le prédicateur se recherche lui-même

dans ses sermons ; nous faire dire que, dans le sermon, le pasteur peut voir un moyen de se produire, un moyen de se prêcher lui-même, serait singulièrement dénaturer notre pensée. Nous n'admettons pas non plus que le pasteur oublie l'humilité jusqu'à se donner pour modèle à son troupeau ; nous ne voulons pas enfin qu'il rapporte un acte de sa vie pastorale ou privée qui puisse nuire à la considération et à l'estime dont il doit être entouré. Mais, ces réserves faites, je demande pourquoi le prédicateur devrait s'interdire de parler de lui. Qu'un avocat ne puisse, dans aucun cas, mettre sa personne en avant, je le comprends. De quoi s'agit-il, en effet, pour un avocat? d'un côté, d'un code écrit, d'une lettre morte, et de l'autre côté, d'un fait auquel est tout à fait étrangère la personne de l'avocat; dès lors, pourquoi cette personnalité interviendrait-elle dans un débat où elle n'a que faire ? — Mais le prédicateur de l'Évangile, lui, ne saurait demeurer étranger à la cause qu'il plaide. Ce qu'il prêche, ce sont les perfections invisibles de Dieu, et par-dessus tout son amour, cet amour qui l'a poussé à donner son fils unique au monde, afin que quiconque croirait en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. Comment, à la vue de cet immense amour témoigné aux pécheurs dont, à l'exemple de saint Paul, il doit se sentir le premier, le prédicateur ne serait-il pas ému, et comment ne témoignerait-il pas les sentiments dont son cœur est touché? — Ce qu'il prêche encore, ce qu'il annonce, ce sont les nombreuses transgressions à la loi divine dont les hommes, et lui le premier, se rendent trop souvent coupables. Comment ne s'attristerait-il pas d'une aussi noire ingratitude? Comment

ne s'effraierait-il pas du sort réservé aux coupables, en leur déclarant après l'apôtre que « le salaire du péché, c'est la mort? » — Ou comment ne laisserait-il pas entrevoir les sentiments de reconnaissance dont son âme est remplie, en annonçant que le don de Dieu par Jésus-Christ, c'est la vie éternelle? — Ce n'est pas tout, si la foi est quelque chose d'intime et de personnel, elle est aussi expansive, conquérante et communicative. Dieu l'a ainsi voulu. A cette question : « Pourquoi prêchez-vous? » tout prédicateur doit répondre : « J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé. » Dès lors, pourquoi le pasteur ne dirait-il pas les sentiments qu'il éprouve? pourquoi lui défendre d'ouvrir son cœur devant son troupeau? Si ce pasteur est aimé, et le premier devoir d'un pasteur est de se faire aimer, ce ne sera pas sans émotion ni sans édification que, dans son cœur, comme dans un livre ouvert, on lira son émotion, sa foi, ses expériences, ses faiblesses même, ses luttes, ses victoires. — Ira-t-on jusqu'à interdire au prédicateur de parler de l'impression qu'il éprouve, à la vue de tel événement religieux ou moral (culte déserté ou plus fréquenté, introduction d'idées nouvelles au sein de sa paroisse etc.)? — père spirituel, le pasteur ne pourra-t-il pas imiter l'oiseau dont parle le poëte et s'oublier jusqu'à se donner lui-même en nourriture spirituelle à ses fils en la foi? — La tournure de notre esprit diffère-t-elle de la tournure d'esprit des autres hommes? Je ne sais, mais nous ne pouvons juger que d'après ce que nous éprouvons nous-mêmes, et j'avoue que ce n'a jamais été sans émotion que j'ai entendu le *je* sortir de la bouche d'un prédicateur.

Nous nous faisons peut-être illusion sur la conve-

nance qu'il y a pour un prédicateur de se mettre en scène, mais on comprendra que, aussi longtemps que nous conserverons ces illusions, si illusions il y a, nous ne pourrons que louer un orateur d'avoir fait ce que nous pensons que le prédicateur peut faire avec avantage. Est-il besoin d'ajouter qu'Adolphe Monod a eu, je ne dirai pas assez de tact, mais assez de sérieux chrétien, pour éviter les excès que nous avons signalés? Sur ce point donc du concret et du dramatique, nous n'avons que des éloges à faire à Adolphe Monod.

Enfin un dernier éloge à adresser à cette prédication, c'est qu'elle avait toujours un caractère d'actualité qui en faisait la force et l'intérêt. Encore ici, entendons-nous bien, je me garderais de féliciter un prédicateur qui, pour faire écouter ses discours, irait chercher dans le petit journal de la veille quelque événement auquel il pourrait faire allusion dans le discours du lendemain et transformerait ainsi la chaire en une sorte de gazette; nous ne nous arrêterons pas à flétrir un pareil procédé, parce que nous ne pensons pas qu'il ait jamais été employé par un homme sérieux. Non, l'actualité des sermons que nous étudions est une actualité plus vraie, plus haute, plus sérieuse, plus chrétienne en un mot. Cette prédication est actuelle, parce qu'elle répond aux besoins de l'époque, elle s'adresse bien aux hommes du jour. Adolphe Monod, avant de monter en chaire, regarde autour de lui; il voit combien s'est affaiblie la notion du péché, dont on fait une peccadille, et l'importance qu'a pris, au contraire, le sentiment de la propre justice; et c'est alors qu'il monte en chaire, et qu'il prêche sur *la misère de l'homme et la miséricorde de Dieu;* sur *la peccadille d'Adam et les vertus des pha-*

risiens; sur *pouvez-vous mourir tranquille?* sur *êtes-vous un meurtrier?* (1re série). Il observe encore et voit ses contemporains faire peu de cas de la vérité, parce qu'ils se figurent que toutes les opinions sont bonnes, pourvu qu'on soit sincère et que ce qui importe, c'est moins «la foi que la bonne foi;» alors il remonte en chaire pour prononcer ses deux sermons sur *la sanctification par la vérité* et *la sanctification par le salut gratuit* (1re série); il observe que la passion dominante du siècle est l'amour des richesses, et il compose le sermon *l'ami de l'argent* (2e série). Une autre fois il étudie les systèmes philosophiques du jour, et voyant que le panthéisme, cette doctrine *qui prévaut dans le mouvement intellectuel de l'époque,* conduit au *fatalisme,* il prononce le discours de ce nom (3e série, vol. II). Une autre fois enfin, indigné de voir que le siècle *est prêt à tout inclure, hormis les exclusifs,* Adolphe Monod fait l'apologie de *l'exclusisme* (3e série, vol. II). Encore une fois, nous ne jugeons pas les opinions de l'auteur, nous ne faisons que prouver l'actualité de sa prédication etc... Et dans cette énumération nous avons omis les sermons où ce caractère d'actualité est le plus évident, tels que *la parole vivante, la vocation de l'Église, les fondements en ruines* etc. Nous pourrions encore citer, dans les trois sermons de Noël, le discours apologétique *que seriez-vous sans Jésus-Christ?* dans lequel l'auteur rappelle les bienfaits du christianisme à une génération trop portée à les oublier et à les méconnaître.

Il est enfin un dernier caractère que nous devons mentionner, seulement pour la forme et sans en faire un titre de gloire pour Adolphe Monod, parce que

l'éloge serait trop mince en vérité, c'est qu'il a su rompre avec la vieille forme traditionnelle du discours en trois parties. Son génie est trop grand et trop indépendant pour s'astreindre à une loi aussi importune, et j'ajouterai, aussi arbitraire. Que son discours ait trois parties ou qu'il n'en ait que deux, ou qu'il en ait quatre, peu lui importe, il ne s'en inquiète nullement et il a raison. Il donne plus ou moins de parties à son discours selon qu'il a plus ou moins d'idées à développer. Encore une fois, il a parfaitement raison; mais quand on s'occupe d'un talent comme celui que nous étudions, une pareille indépendance est trop naturelle pour que nous nous arrêtions à en féliciter Adolphe Monod.

Parlons maintenant des procédés oratoires d'Adolphe Monod. Nous l'avons déjà dit, les grandes pensées viennent du cœur, et le véritable talent oratoire est celui qui provient de la chaleur intérieure, de ce feu sacré qui anime l'orateur, et comme le cœur d'Adolphe Monod était toujours ému à la pensée de la mission importante qui lui était confiée, il n'y a rien d'étonnant à ce que ses paroles soient pleines de chaleur et de vie. Cependant il est impossible de dissimuler que l'art entre pour beaucoup dans le mérite oratoire des sermons que nous critiquons. L'orateur, en effet, ne se contente pas de cette grande et haute éloquence qui est le privilége des cœurs saintement passionnés. Il a aussi recours à la rhétorique, et il lui emprunte de petits moyens, des expédients, des figures en un mot. Ces figures de rhétorique abondent dans la prédication de notre orateur. Et si nous avions à donner

le nom de toutes les figures qu'on trouve dans cette prédication, notre tâche serait on ne peut plus facile, il nous suffirait de prendre le premier traité de rhétorique qui nous tomberait sous la main et d'y copier intégralement la liste des figures; nous ne pensons pas qu'une seule d'entre elles fût absente des sermons d'Adolphe Monod. Mais tel n'est pas notre but, et nous nous proposons moins de dire les figures qu'il a employées, que celles qu'il a employées avec le plus de bonheur ou dont il a abusé.

Voyons donc les figures de rhétorique qu'a le plus souvent employées l'orateur que nous étudions.

Comme nous avons déjà parlé des comparaisons et images, nous nous dispenserons d'y revenir, et il nous suffira de renvoyer à ce qui a été déjà dit.

Ce que recherche beaucoup ce prédicateur, ce sont les rapprochements soit de mots soit d'idées, rapprochements qu'il fait de toutes manières, tantôt par accumulations, tantôt à l'aide du parallélisme, mais le plus souvent par antithèses.

L'antithèse, tel est le moyen favori d'Adolphe Monod, il la recherche partout, je dirai même que souvent il lui sacrifie beaucoup trop; c'est ainsi qu'à tous moments on rencontre des phrases comme celles-ci : «ainsi se *forment*, je devrais dire se *déforment* des hommes auxquels il ne manque plus pour être *hommes que d'être hommes*» (3e série, vol. Ier, p. 303). «Ce bonheur inouï est le plus *grand malheur* qui vous puisse arriver» (3e série, vol. Ier, p. 360). — «La charité du premier médecin n'est-elle pas cruelle, et la cruauté du second n'est-elle pas charitable?» (1re série, p. 16). «Je ne serai pas doux à la manière du monde,... mais je serai

dur à la manière de *saint Paul*, à la manière de *saint Jean*, à la manière de *Jésus-Christ*, à la manière de *Dieu*» (*ibid.*); — «se contenter d'être un *homme manqué*, elle qui pouvait être une *femme accomplie*» (3e série, vol. Ier, p. 145); — « une église *nationale sans nationalisme*, *individuelle sans individualisme*, *une sans uniformité et variée sans esprit de secte*, *catholique sans romanisme et protestante sans protestation*» (3e série, vol. Ier, p. 238); — «*le mouvement immobile*» (3e série, vol. Ier, p. 302); — « tu seras mort pour « ton peuple, pour ta ville, pour ta maison, mais pour « toi-même... quoi que tu fasses, et où que tu ailles, tu « n'y peux aller qu'avec toi, qu'avec ton cœur, qu'avec « ta misère; que dis-je? tu y vas avec un compte de plus « à rendre à la rencontre du grand Dieu qui te doit juger; « tu y vas avec une éternité de plus à souffrir et avec le « temps de moins pour te convertir » (2e série, p. 14).

Dans ces citations nous avons dû nous borner à peu près aux antithèses de mots, les antithèses d'idées nous prendraient trop de place; mais Adolphe Monod est aussi prodigue des unes que des autres. Évidemment il y a défaut.

Si du moins il s'arrêtait aux antithèses, mais non, il ira plus loin encore, il ira jusqu'aux jeux de mots. L'accusation est grave, il faut la prouver. Je cite donc : «à perte de vue et de vie (3e série, vol. Ier, p. 385). Ce qui importe devant Dieu, ce n'est pas la position, c'est la disposition (3e série, vol. Ier, p. 153)... ce n'est pas la foi, mais la bonne foi (1re série, p. 80) il faut se faire une raison, dites plutôt une ration» (3e série, vol Ier, p. 303).

On le voit, si Adolphe Monod aimait les antithèses

et les jeux de mots, ce n'était pas toujours par la finesse et par le bon goût que brillaient ces jeux de mots ou ces antithèses. Cet orateur, en effet, nous paraît avoir complétement manqué de goût. Sans doute, d'autres seront libres d'appeler cela des hardiesses, et d'en faire un titre de gloire à l'auteur; mais je demande s'il n'est pas une limite qui ne doit jamais être franchie, et comme on ne peut manquer de me répondre affirmativement, je soutiens que cette limite, quelle qu'elle soit et où qu'on la place, a été dépassée, largement dépassée par Adolphe Monod; pour preuve, je cite, et sans revenir sur l'exemple dont nous avons déjà parlé, de l'Église qu'il compare à l'huître ou à l'escargot, je demande s'il est de bon goût, pour l'amour des contrastes, de dire de saint Paul qu'il *pleure en chantant* (3e série, vol. II, p. 168); ou bien de demander qu'*on se charge de faire tenir en l'air Paul apôtre* (3e série, vol. II, p. 211); ou bien encore de faire toute une classification des larmes de cet apôtre comme dans son second discours sur saint Paul (3e série, vol. II); ou de dire que, *atlas spirituel*, *saint Paul porte à lui seul le monde païen sur ses épaules;* ou encore de comparer Satan à un chien roquet. Est-il besoin de rappeler le rapprochement des mots *raison* et *ration?* Enfin, que penser de la bizarre idée de commencer un sermon par ces mots: *Y a-t-il ici quelqu'un qui ait soif* (3e série, vol. II, p. 289)? Me trompé-je, en disant que la ligne de démarcation qui sépare les hardiesses du mauvais goût est dépassée?

Un procédé dont Adolphe Monod se sert encore fréquemment pour éveiller l'attention, c'est la forme paradoxale; parfois même il a de paradoxal plus que la

forme, mais enfin, le fond n'est pas ce qui nous doit occuper. Je ne pense pas que la forme paradoxale doive être employée; elle a l'avantage d'exciter la curiosité, j'en conviens, mais c'est une curiosité tout intellectuelle, une curiosité critique qui tue l'édification; et nous estimons qu'il n'a fallu rien moins que tout le talent d'Adolphe Monod pour empêcher les paradoxes de nuire à l'édification à laquelle tendait l'orateur.

Nous ne serions pas complet si, parmi les procédés oratoires auxquels a recours Adolphe Monod, nous ne mentionnions pas ses fréquentes doxologies. Mais chez ce prédicateur, ces doxologies sont-elles bien des moyens oratoires? je n'oserais l'affirmer. Le plus souvent, ces doxologies sont si simples quoique si élevées, elles sont si bien amenées, et, à la suite de ce qui les précède, elles montent si naturellement au cœur des lecteurs et à combien plus forte raison des auditeurs, qu'il est tout naturel de penser qu'elles sont dictées par l'émotion du prédicateur, bien plus que par le calcul de l'effet à produire.

Il faut enfin dire un mot des refrains dont use trop souvent Adolphe Monod, soit qu'il les place au commencement de ses périodes, soit qu'il les place à la fin. Tantôt, en effet, il finit chaque partie de son sermon par les mêmes paroles, soit en rappelant son texte, comme dans le premier sermon sur *la compassion de Dieu pour le pécheur inconverti*, où il termine chacune de ses trois périodes par ces paroles d'Ézéchiel qui lui servent de texte: «Je suis vivant que je ne «prends point plaisir à la mort du méchant, mais plu-«tôt à ce que le méchant se détourne de sa voie et

«qu'il vive; détournez-vous, détournez-vous de votre «méchante voie; et pourquoi mourriez-vous, ô mai-«son d'Israël;» soit par un mot qui résume ce discours et que l'orateur place à plusieurs reprises sur la conscience de ses auditeurs, comme dans le second sermon sur ce même sujet: *la compassion de Dieu pour le pécheur inconverti*, dont les périodes se terminent par cette conclusion «Dieu veut votre conversion;» ou comme le sermon sur *la peccadille d'Adam et les vertus des pharisiens* (1re série), dans lequel les périodes se terminent par une question identique quant à la forme, bien que, au fond, il y ait quelques mots qui changent de l'une à l'autre.

Mais quelquefois aussi, au lieu de rejeter ainsi ce refrain à la fin de sa période, c'est au commencement qu'il le place, comme dans le sermon : *Donne-moi ton cœur, ou Dieu demandant le cœur de l'homme* (3e série, vol. Ier), dont les trois parties commencent par ces mots : *Donne, mon fils, ton cœur à moi.* Ces refrains ont leurs avantages, nous ne le nions pas, nous sommes néanmoins tenté de croire qu'Adolphe Monod en a quelque peu abusé. Nous n'insistons pas cependant, parce que la ligne de démarcation entre l'usage et l'abus est difficile à tracer et que, d'ailleurs, l'abus est loin d'être, sur ce point, parfaitement accusé.

Quant au style, je n'ai que très-peu de choses à en dire. Ce style est bon, à tout prendre. En effet, il est en général clair, noble et correct, je dis en général, car on sait qu'il y a des exceptions. Ainsi, par exemple, pour le manque de clarté nous avons déjà cité (p. 41) cette période dans laquelle l'auteur se perd lui-même

dans les glaces hyperboréennes dont il fait mention. Pour le manque de noblesse, nous pourrions citer quelques trivialités, mais c'est par l'excès contraire que pèche le plus souvent le style d'Adolphe Monod, je veux dire par un excès de recherche; ce style, en effet, devient déclamatoire et ampoulé, à force d'être noble et solennel; on y sent trop le rhéteur. Quant à la pureté, le style que nous étudions est correct, en général, nous devons dire cependant qu'à la lecture de ses sermons nous avons rencontré une phrase incorrecte que nous ne pouvons rapporter faute de l'avoir notée. Une phrase dans quatre volumes, c'est peu assurément. Mais s'il a ses phrases correctes, Adolphe Monod n'est pas toujours très-scrupuleux sur le choix de ses expressions.

Outre les défauts que nous venons de signaler dans ce style, on peut encore lui reprocher le manque de concision et le manque de variété. Nous ne nous arrêterons pas sur le défaut de concision, il est trop évident pour être contesté. Il n'en est pas de même du manque de variété; il ne suffit pas, en effet, de lire quelques pages d'un auteur pour remarquer ce défaut, une longue lecture est indispensable pour le faire connaître. Nous avons donc à montrer la monotonie du style d'Adolphe Monod. Et d'abord, il faut dire que, lorsqu'on lit les sermons de cet écrivain, la typographie contribue beaucoup à trahir cette monotonie; il est impossible, en effet, de ne pas être frappé de la quantité de points d'exclamation et surtout de points d'interrogation qui se trouvent dans les écrits de ce prédicateur; et en disant cela, je n'entends point faire plus particulièrement allusion au sermon : *êtes-vous*

un meurtrier? sermon qui est l'un des chefs-d'œuvre d'Adolphe Monod, et qui contient à lui tout seul, je ne crains pas de dire, plus de cent points d'interrogation. Non, cette forme interrogative est parfaitement réussie dans ce sermon, mais cette forme est une habitude trop fréquente et trop constante dans les écrits de notre orateur. Il en use beaucoup trop. Ce qui en fait encore la monotonie, ce sont certains mots, certaines particules, certaines interjections que l'on trouve à chaque page de ses discours. Que de fois, en effet, les mots suivants ne se rencontrent-ils pas dans la prédication d'Adolphe Monod : Hé! Hélas! j'allais dire, pour ne pas dire, je veux dire, disons plus, disons mieux, que dis-je? dirai-je? le dirai-je? l'oserai-je dire? que sais-je? quoi qu'il en soit. Eh bien! du moins, toutefois, aussi bien, au reste, que si... etc...

La répétition fréquente de ces mots est d'autant plus fâcheuse, que quelques-uns d'entre eux comportent une certaine tournure de phrase, et voilà dès lors quantité de phrases jetées dans un moule identique. De toutes les expressions que nous avons rapportées, celles que l'on rencontre le plus fréquemment sont: « Que dis-je? Dirai-je? Quoi qu'il en soit? »

En résumé, la clarté, la pureté, la noblesse, l'ampleur dégénérant parfois en vaine rhétorique, quelques expressions impropres, la diffusion et la monotonie, tels sont les défauts et les qualités que nous croyons devoir signaler dans le style d'Adolphe Monod.

Conclusion.

De tout ce que nous avons dit sur la prédication d'Adolphe Monod, nous concluons, comme nous avons commencé, par un sentiment d'admiration pour le talent de cet illustre orateur. Sans doute, il avait ses défauts, et qui ne les a pas? Mais la plupart de ces défauts ne sont que l'exagération même des qualités qui ont fait de lui le premier des prédicateurs protestants français du dix-neuvième siècle.

Si nous avions à résumer en quelques mots les caractères de la prédication que nous venons d'étudier, nous dirions qu'elle donne toujours une place trop grande à la dogmatique, et qu'elle fait un usage exagéré de la dialectique. Nous dirions encore que des longueurs, parfois un manque de simplicité et surtout une recherche excessive des antithèses oratoires la déprécient un peu. Mais il faut se hâter d'ajouter que tous ces défauts sont amplement rachetés par les nombreuses qualités qui distinguent la prédication de cet illustre orateur. Cette prédication est toujours pleine de clarté, d'actualité, de chaleur et de vie. Qui dira la conviction et la foi qui anime toujours l'orateur, et qui font si souvent ressembler la prédication d'Adolphe Monod à une prière d'actions de grâces? Qui pourrait ne pas admirer cet homme de foi qui puise toute son éloquence dans l'émotion de son cœur vivement touché d'admiration à l'égard de ce père dont le nom est amour, touché encore de pitié à l'égard de ses frères pécheurs qu'il voit négliger un si grand salut pour courir à une perte cer-

taine? Alors son cœur s'émeut, il nous effraie par le spectacle des terribles châtiments qui nous sont réservés, si nous ne revenons de notre égarement, il nous exhorte vivement à nous détourner de notre méchante voie, il semble ne pouvoir se taire sans avoir la conviction que son auditoire va cesser de mal faire pour apprendre à bien faire. De là, dans le même sermon, jusqu'à trois et même quatre péroraisons, plus pressantes les unes que les autres. C'est du cœur, on le sent, que viennent ses exhortations, c'est le cœur qui dicte ses sermons à Adolphe Monod, et, à force d'émotion, il réussit souvent à être éloquent et sublime.

THÈSES.

I.

Le but de la prédication étant de rendre les hommes meilleurs et de les convertir, c'est surtout au cœur et à la conscience que doit s'adresser le prédicateur.

II.

Si en faveur de la séparation de l'Église et de l'État on peut faire valoir de bonnes raisons, nous croyons que les raisons qui plaident en faveur de leur union, sont pour le moins aussi bonnes et aussi décisives.

III.

Le principe du darbysme est bien le but auquel doit tendre la société chrétienne. Ce principe pourra-t-il jamais être universellement appliqué? Dieu seul le sait. Mais en attendant que ce jour soit venu, et aussi longtemps que l'Église aura une mission à remplir, ne serait-ce qu'auprès des classes irréligieuses ou imparfaitement éclairées, et des missionnaires à envoyer dans des pays non chrétiens, les Darbystes en se séparant de l'Église qu'ils devraient soutenir ou réformer, tombent dans la même erreur que les moines en se retirant du monde dans lequel ils auraient à combattre.

IV.

La prudence pastorale nous semble interdire au pasteur toute intervention dans la politique.

V.

Le pasteur devant être l'ami et le conducteur de tous, doit, autant que le lui permettra sa conscience, éviter de s'enrôler dans aucun parti.

VI.

De tous les faits rapportés par le Nouveau Testament, le fait de la résurrection de Jésus-Christ nous paraît être celui qui est le plus solidement établi.

VII.

Tout en reconnaissant les droits de la science, nous croyons cependant que c'est moins par des études scientifiques proprement dites que par le recueillement, l'étude du cœur humain et celle de son propre cœur, le travail sur lui-même, la méditation, la communion avec Dieu et la prière que le pasteur doit se préparer à remplir sa mission.

VIII.

Nous ne nions pas qu'on ne puisse relever des imperfections dans la Bible; mais il en est de ces imperfections comme des taches du soleil. L'un et l'autre n'en demeurent pas moins la lumière du monde. Et de même que pour le soleil, on ne peut en constater les taches que si l'on est éclairé par la lumière de cet astre, de même on ne découvre des imperfections dans la Bible que parce que la Bible nous a donné un si parfait idéal.

Vu par le président de la soutenance,
Strasbourg, le 20 novembre 1865.
F. LICHTENBERGER.

Permis d'imprimer.
Strasbourg, le 21 novembre 1865.
Le Recteur, DELCASSO.